

L'ITINÉRAIRE

3\$ Volume XXIV, n° 06
Montréal, 15 mars 2017
www.itineraire.ca

DONNER

OUI,
MAIS

POURQUOI ?

DÉCRYPTAGE SUR LE SENS DU DON



OPINION

La Formule E à Montréal

Un tracé en question

EXPOSITION

Parle-moi d'amour

L'exposition-encan des Impatients

MEILLEURES CONDITIONS DE TRAVAIL

Se syndiquer

RESPECT DES DROITS

pour améliorer

SANTÉ ET SÉCURITÉ DU TRAVAIL

son quotidien

1 800 947-6177

csn.qc.ca



UN LEVIER
ÉCONOMIQUE
POUR LES FEMMES
DU QUÉBEC



Envoi de valentin au ministre
www.lacsq.org/jaime-mon-service-de-garde-public



L'itinéraire, c'est aussi de la formation en rédaction.
Merci de nous aider à poursuivre notre engagement envers la société.
itineraire.ca/faire-un-don



ZOOM SUR Michel

Nom Michel Desjardins | **Camelot n°** 7 | **Âge** 61 ans
Point de vente Magasin La Cordée, Sainte-Catherine est

Avec bientôt 23 ans de service au compteur, Michel fait partie des vétérans de L'itinéraire. Responsable de la distribution de 1995 à 1998, il participait au recrutement des camelots alors que le magazine en était à ses débuts. Il est camelot au coin de Parthenais et Sainte-Catherine depuis douze ans.

Aux prises avec des problèmes de consommation de drogues dans les années 1990, Michel découvre L'itinéraire et son projet quelques semaines après le lancement de la revue. « *Essaye-toi, je me suis dit. Je vais faire ça deux ou trois mois, le temps de me replacer.* » Il s'y lance finalement corps et âme. « *Je me suis impliqué sept jours par semaine, dix heures par jour. C'était un moyen pour moi de m'évader de la consommation. Au lieu de m'investir dans la drogue, je m'investissais dans le travail.* »

Après 23 ans, l'histoire continue car Michel croit dur comme fer à la mission de L'itinéraire. « *C'est le projet qui me pousse : c'est tellement intéressant, ça permet à beaucoup de monde de s'en sortir* », explique-t-il. Pourtant, les débuts ont été difficiles. « *On nous prenait à l'époque pour des témoins de Jéhovah vendant leur magazine Réveillez-vous* », se rappelle-t-il. D'autres lui crachaient aux pieds en lui lançant : « *Va travailler comme du monde!* ». « *T'essayes de t'en sortir, et on te pile sur la tête* », raconte-t-il.

Aujourd'hui, Michel veut se concentrer sur la formation auprès des camelots. « *Quand t'es debout et que tu ne dis pas un mot, il n'y a pas personne qui va venir te voir, explique-t-il. Approcher les gens, leur*

parler un peu, leur dire : "Bonjour, un petit coup de pouce pour nous encourager", ça peut aider! »

Penser à la relève

Michel veut transmettre ses compétences aux autres camelots. « *Beaucoup de nouveaux camelots se découragent rapidement, mais c'est avec le temps qu'on se fait une clientèle. Il faut de la persévérance et il faut aussi être humble. Et être compréhensif... Des gens qui te connaissent vont parfois traverser la rue pour ne pas passer devant toi. Parce qu'on leur fait peur. Parce qu'ils sont gênés. Parce qu'ils ne savent pas quoi dire.* »

Sa colère envers les conditions de vie des personnes bénéficiant de l'aide sociale ne se tarit pas. « *Avec 600 \$ par mois, soit t'es dehors puis tu manges, soit t'as un logement puis tu manges pas* », dénonce-t-il, amer.

Jusqu'à quand continuera-t-il? Un grand sourire naît sur ses lèvres : « *Je sais pas. Ça va être difficile pour moi d'arrêter complètement. Et puis... je connais beaucoup de gens. Ça fait douze ans que je suis au même endroit. Les gens jasetent avec moi comme avec un ami. Ce ne sont plus juste des clients, il s'est créé un lien.* »

Michel commence toutefois à ressentir la fatigue et l'âge lui pèsent. « *C'est ben beau travailler et avoir des sous, mais à un moment donné, il faut penser à sa santé.* » Une chose est sûre, il n'oubliera jamais ses clients : « *Un gros merci à eux qui m'ont enduré pendant toutes ces années!* »

Par Pierre de Montvalon,
bénévole à la rédaction
Photo : Alexandra Guellil

L'arrondissement de Ville-Marie reconnaît
l'excellent travail de l'équipe du magazine *L'itinéraire*.

NOS PARTENAIRES ESSENTIELS DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETÉ

Le magazine L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, L'itinéraire est vendu régulièrement dans la rue. Le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des hommes et des femmes, jeunes ou âgés, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le journal ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec Charles-Éric Lavery, chef de développement social par courriel : c.e.lavery@itineraire.ca ou par téléphone au : 514 597-0238 poste 222.

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Canada pour les périodiques, qui relève de Patrimoine canadien. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

Canada

ISSN-1481-3572
n° de charité : 13648 4219 RR0001

L'ITINÉRAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, RUE SAINTÉ-CATHERINE EST
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

DIRECTEUR GÉNÉRAL :
LUC DESJARDINS

RÉDACTION

Chef du secteur magazine et rédacteur en chef : JOSÉE PANET-RAYMOND
Journaliste, responsable société : ALEXANDRA GUELLIL
Chargé de l'accompagnement des participants : SIMON POSNIC
Responsable de la formation des participants : KARINE BÉNÉZET
Responsable de la création visuelle : MILTON FERNANDES
Responsable de la création numérique : MAGALIE PAQUET
Photographe : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA
Journaliste affectée à la version numérique : GENEVIÈVE BERTRAND
Collaborateur : IANIK MARCIL
Webmestre bénévole : JUAN CARLOS JIMENEZ
Bénévoles à la rédaction : CHRISTINE BARBEAU, MARTINE BOUCHARD-PIGEON, MARIE BRION, SARAH DÉRY, HÉLÈNE MAI, PIERRE DE MONTVALON, JENNIFER PITOSCIA, LAËTITIA THÉLÈME, ÉLIANE THIVIERGE, CHANTAL VANASSE, PAUL VANASSE
Bénévoles à la révision : PAUL ARSENAULT, ARIANE CHASLE, MICHÈLE DETEIX, LUCIE LAPORTE
Photo de la une : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

ADMINISTRATION

Responsable de la comptabilité : ANYA SANCHEZ
Responsable du financement : DOMINIQUE RACINE
Adjointe administrative : NANCY TRÉPANIÉ

DÉVELOPPEMENT SOCIAL

Chef du développement social : CHARLES-ÉRIC LAVERY
Intervenant psychosocial : JEAN-FRANÇOIS MORIN-ROBERGE
Intervenante psychosociale : SOFIA SHLIKOV
Responsable du Café : PIERRE TOUGAS
Responsable de la distribution : MÉLODIE ÉTHIER

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : GUY LARIVIÈRE - Glasford International Canada
Trésorier : GRÉGOIRE PILON - Ernst & Young S.R.L./S.E.N.C.R.L.
Vice-président : JEAN-PAUL LEBEL - Camelot de L'itinéraire
Administrateurs : ALEXANDRE PÉLOQUIN - Camelot de L'itinéraire
GABRIEL BISSONNETTE - Camelot de L'itinéraire
PIERRE SAINT-AMOUR - Camelot de L'itinéraire
ISABELLE MONETTE - Fondation CSN
KATHERINE NAUD - Ciusss Centre-Sud de Montréal
CATALIN CARACAS - Ranger Design
Représentant des camelots : YVON MASSICOTTE - Camelot de L'itinéraire

VENTES PUBLICITAIRES 514 597-0238 poste 234

Conseillère : RENÉE LARIVIÈRE (450-541-1294)
renee.lariviere18@gmail.com

GESTION DE L'IMPRESSION

TVA PUBLICATIONS INC.
DIVISION ÉDITIONS SUR MESURE | 514 848-7000
Directeur général : ROBERT RENAUD
Chef des communications graphiques : DIANE GIGNAC
Chargée de projets : MARILYN FORTIN
Imprimeur : TRANSCONTINENTAL
Convention de la poste publication N°40910015, N°d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au Groupe communautaire L'itinéraire :
2103, Sainte-Catherine Est,
Montréal (Québec) H2K 2H9

Québecor est fière de soutenir l'action sociale de L'itinéraire en contribuant à la production du magazine et en lui procurant des services de télécommunications.

PARTENAIRES MAJEURS

Canada

Québec

Ville-Marie
Montréal

Desjardins

QUÉBECOR

Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS

stm

CAFÉ
BROSSARD™

UK
upperkut

MAP
Maison à Partir

ie
imprime
emploi
L'IMPRESSION RESPONSABLE

Fondation du Grand Montréal

Centre de
Montréal

RESAC
RESEAU D'ÉCHANGES SOCIAUX

L'ŒUVRE
LÉGER
Pour le dégellement
du Québec et dans le monde

Great-West
Financial

London
Life

Canada-Vie

fondation
Carmand Normand

FONDATION

LA PARFAITE ALLIANCE COMMUNAUTAIRE™

L'itinéraire EST MEMBRE DE

insp
International
Network of
Street Papers

AMTECO
Association
multiculturelle
de Montréal et de
son territoire

RAPSIM
Réseau québécois
des personnes
sans domicile fixe

CHAMBRE DE COMMERCE
et d'INDUSTRIE, d'ARTISANAT
et de SERVICES de la région
de Montréal

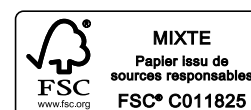
InterAction du quartier
Peter-McGill
Community Council

Centre-Sud

CHANTIER
DE L'ÉCONOMIE SOCIALE

Table de concertation sur la
faim
et le développement social
du Montréal métropolitain

RIOCM



SOMMAIRE

15 mars 2017
Volume XXIV, n° 06

ÉDITORIAL	7
Combien coûte un sourire ? Par Luc Desjardins	
ROND-POINT	8
RÉGIONS	9
Améliorer les interventions policières face aux itinérants Par Josée Panet-Raymond	
ROND-POINT INTERNATIONAL	10
OPINION	21
Formule E - Après le circuit Gilles-Villeneuve, « le circuit du Red Light » Par Simon Jacques	
COMPTES À RENDRE	28
Surmonter le pessimisme Par Ianik Marcil, <i>économiste indépendant</i>	
INFO RAPSIM	29
Un actif à maximiser Par Pierre Gaudreau, <i>coordonnateur du RAPSIM</i>	
RÉCIT	30
Immigration Par Saïd Farkouh	
CARREFOUR	32
SOUVENIRS	33
Blues de Saint-Colomban Par Norman Rickert	
LITTÉRATURE	38
<i>Ma meilleure amie s'est fait embrigader</i> de Dounia Bouzar Par Mostapha Lotfi	
VIE DE QUARTIER	40
Milton-Parc Par Benoît Chartier	
BD	42
Siou	
DÉTENTE	44
À PROPOS DU DON	46

MOTS DE CAMELOTS



Bill Economou.....	11
Benoît Chartier.....	11
Cisèle Nadeau.....	11
Réal Lambert.....	20
Cécile Crevier.....	20
France Lapointe.....	20
Manon Fortier.....	43
Josée Cardinal.....	43
Maxime Valcourt.....	43

DOSSIER



CHARITÉ ET PHILANTHROPIE DONNER POUR SON EGO ?

- Impact social du don
À quoi ça sert de donner ?
- Un show de la pauvreté
- Les dons de soi et de charité
Par Alexandra Guellil

- Abbé Claude Paradis
Curé de la rue, *dealer d'espoir*
Par Gilles Leblanc

EXPOSITION

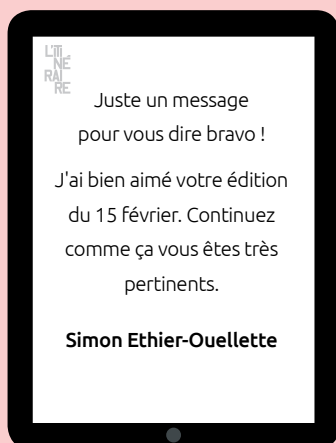


PARLE-MOI D'AMOUR L'EXPOSITION-ENCAN DES IMPATIENTS

L'exposition-encan réunit plus de 300 œuvres d'artistes professionnels et d'artistes participant aux ateliers des Impatients. En plus d'être un événement bénéfique majeur depuis 19 ans, cette exposition est avant tout un outil de démystification des problèmes de santé mentale.

Par Céline Marchand

MOTS DE LECTEURS



On aime ça vous lire !

Quand on vous croise dans la rue, vous nous dites souvent que vous aimez votre camelot, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire ! Cette section vous est réservée tout spécialement.

Les camelots sont des travailleurs autonomes.

50 % du prix de vente du magazine leur revient.



ÉCRIVEZ-NOUS !

COURRIER@ITINERAIRE.CA

Des lettres courtes et signées, svp !

L'appétit vient en donnant.



itinaire.ca/faire-un-don

DE LA
SURVIE



À LA

VIE

Oui, j'appuie L'itinéraire :

- DONS
- CARTES-REPAS
- ABONNEMENT

Pour rejoindre notre service aux donateurs :

☎ 514 597-0238, poste 240

@ dominique.racine@itinaire.ca

JE FAIS UN DON DE : 40 \$ 50 \$ 75 \$ 100 \$ ou _____ \$¹

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS :

J'offre _____ cartes-repas à 6 \$ chacune = _____ \$¹

Vous voulez les distribuer vous-même ? Cochez ici :

TOTAL DE MA CONTRIBUTION : _____ \$¹

DONS + CARTES-REPAS

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE :

Je m'abonne pour une période de :

12 mois, **24 numéros** (124,18 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (62,09 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu) : _____

IDENTIFICATION Mme M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ - _____

Courriel : _____

Téléphone : (_____) _____

MODE DE PAIEMENT

Chèque au nom du Groupe communautaire L'itinéraire

Visa MasterCard

N° de la carte : | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Expiration _____ / _____

(Mois) (Année)

Signature du titulaire de la carte

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9



Gisèle Nadeau

Combien coûte un sourire ?

Depuis quelque temps, j'ai renoué avec le transport en commun ; le combo bus-métro. Est-ce pour économiser du temps ? Absolument pas. Pour la belle chaleur du métro ? Non plus, je ne la supporte pas. Ce n'est sûrement pas pour le vivre-ensemble. En regardant autour de moi je m'aperçois rapidement que les concitoyens qui m'entourent font tous semblant de ne pas être là, tous aussi occupés les uns comme les autres à regarder leur bidule électronique. Alors, pourquoi ne pas faire pareil ? Rattrapons-nous dans le travail, prenons ce moment pour nous, pour être dans notre petite bulle.

Le 14 février, c'est la Saint-Valentin, la journée du chocolat *fancy*. Je suis interpellé par l'article de Marie-Ève Fournier dans *La Presse* : le prix du cacao est en baisse, mais pas celui du chocolat. L'impact social de cette gâterie est grandissant. Le prix du bonheur, du plaisir gastronomique a sa cote même en bourse. Le chocolat c'est du business. Donner pour aider son prochain, faire de la philanthropie c'est aussi du business. Oups ! Note à moi-même : ne pas oublier d'acheter pour la famille trois cannes de chocolat à fondue au gros prix. Dépenser pour me faire plaisir et faire plaisir à ceux que j'aime est mon impact social instantané. Un peu plus pauvre, mais heureux. Dans le fond, à qui cela profite-t-il réellement ?

Quels impacts ?

L'impact social est une phrase de plus en plus à la mode dans le merveilleux monde du « quêteux à cravate ». Il y a aussi l'indicateur de rentabilité sociale et l'indicateur d'impact économique, des termes qui permettent à un organisme de mesurer de manière quantitative ses actions communautaires. C'est intéressant et valorisant, mais cela consomme beaucoup de temps, d'énergie et surtout des ressources économiques au détriment de la clientèle et de la mission de l'organisme.

Il semble que nous n'avons plus le choix. Le renouveau du milieu des affaires exige de plus en plus aux organismes de chiffrer et de quantifier l'impact d'un don. Le goût de donner, le vrai mécénat, a disparu. Pascal Duquette, directeur de la Fondation HEC, a mentionné en prologue lors de la conférence La philanthropie et impact social un nouveau modèle d'affaires, le 13 février dernier : « *On parle désormais de développement des affaires plutôt que de dons. Les entreprises veulent nous faire un don en échange de relations d'affaires. Lorsque nous rencontrons une organisation, nous cherchons comment l'aider à remplir ses objectifs d'affaires à travers la philanthropie* ».

Ouais ! Suis-je rendu trop *vintage* ? Mes valeurs de la relation humaine viennent de prendre une sérieuse débarque. Maintenant, la donation doit être profitable et rentable pour qui exactement ? Rentable pour ceux qui font un don ? Pour l'organisme ? Ou pour ceux à qui nous venons en aide ? Sommes-nous rendus à faire du « philanthrocapitalisme » ?

L'unique motif de voyager en bus-métro est que j'ai l'occasion d'échanger avec nos camelots. Ayant dernièrement accepté la direction générale du Groupe communautaire L'itinéraire, je me suis dit : pourquoi ne pas continuer à entretenir la mode du *vintage* ? Alors, j'ai décidé dès le début de me faire plaisir, de travailler avec et pour des humains. Cela peut sembler aller de soi, mais ce contact enrichit ma vie quotidiennement et nous sommes deux à bénéficier de ces rencontres imprévues. Essayez-le. Seulement une conversation de quelques minutes. Trop long pour vous ? Alors, essayez un sourire. Vous serez témoin de l'effet amplificateur de votre geste.

Combien vaut le sourire des camelots que je croise chaque jour sur mon parcours ? Comme on dit c'est *priceless* ou « d'une valeur inestimable ». Eh bien, suis-je en train de quantifier mon impact ? Mon indicateur de rentabilité sociale augmente-t-il ?

Je terminerai candidement par cette citation de l'Abbé Pierre : « *Un sourire coûte moins cher que l'électricité, mais donne autant de lumière.* » ■

3 questions à Cathy Wong

Présidente du Conseil des Montréalaises et chroniqueuse au Devoir, Cathy Wong revient sur les principaux éléments de l'avis sorti récemment concernant l'itinérance des femmes. Ce document de 36 pages a pour but d'énoncer plusieurs recommandations à la Ville de Montréal afin de créer des outils qui permettront de répondre autrement aux différentes problématiques.

❶ Dans quel contexte s'est produite la sortie de ces deux avis sur l'itinérance des femmes et l'itinérance des jeunes ?

Il y a eu plusieurs étapes. En 2008, le Conseil avait déjà publié un mémoire intitulé « *Un toit pour toutes, une réponse à adapter* » où l'on présentait différentes recommandations sur l'itinérance au féminin parce qu'il s'agissait d'un enjeu où les besoins étaient criants. En 2015, un comité de réflexion a été formé avec de nombreux acteurs et actrices qui travaillent au quotidien sur cette problématique : travailleuses sociales, femmes qui ont connu une situation de pauvreté ou d'itinérance ou des directrices de différents centres d'hébergement. L'idée avec ce nouvel avis, c'était de pouvoir mettre en lumière les réalités de cette forme d'itinérance souvent « invisible ».

❷ Des huit grandes recommandations émises, lesquelles vous semblent primordiales ?

L'un des éléments les plus importants est de privilégier l'intégration de l'analyse

différenciée selon les sexes et intersectionnelle dans les politiques de lutte à l'itinérance et à l'extrême pauvreté de la Ville de Montréal, en ce sens où les besoins des femmes touchées par l'itinérance sont tout aussi particuliers que ceux des hommes. De plus, ils diffèrent en fonction de leurs situations personnelles. Cela signifie qu'il est nécessaire d'adapter les mesures et les orientations de la Ville en conséquence en développant, par exemple, des formations visant à mieux intervenir auprès des premières concernées. Dans ce document, nous détaillons aussi d'autres points comme l'importance d'investir dans les programmes de soutien ou encore de favoriser la construction de logements sociaux et abordables.

Il est aussi primordial de s'interroger sur les spécificités de l'itinérance vécue par les femmes autochtones, les travailleuses du sexe ou encore les femmes immigrantes. Si le dernier dénombrement a permis de dépeindre une certaine réalité, il ne comptabilise pas les personnes à risque d'itinérance : ces femmes en situation de pauvreté ou qui ont des problèmes de consommation. Elles peuvent être logées chez un proche ou dans une maison d'hébergement si elles ont dû quitter leur logement en raison de violences conjugales. S'il est vrai que certains constats ont pu être faits grâce à cette initiative, elle n'a pas fait consensus pour autant au sein de l'ensemble des acteurs concernés.

❸ Pour quelles raisons avoir voulu mettre de l'avant le travail de terrain dans la préparation de cet avis ?

Il était important pour nous de rencontrer celles et ceux qui travaillent aux côtés de ces femmes. La réalité du terrain permet de se faire une image plus fidèle de la problématique et de ses enjeux. Dans le cadre de ces échanges formels et informels, c'est un milieu en mal de



PHOTO : COURTOISIE

reconnaissance et d'appui financier qui a été dépeint. Depuis les dix dernières années, les ressources d'hébergement pour femmes sont souvent en situation de débordement. Cet avis se veut donc être le constat des consultations avec les différents acteurs qui travaillent sur le terrain, qu'il s'agisse du SPVM ou de ceux qui travaillent dans les ressources d'hébergement. Il devrait permettre, nous l'espérons, de travailler de concert avec les différents acteurs et donc d'apporter des réponses adéquates. ■

L'itinérance des femmes, c'est :

- ⊕ Une itinérance moins visible : on la dit « cachée » ou « voilée »
- ⊕ Une réticence des femmes à dévoiler leur précarité et à afficher leur situation d'itinérance
- ⊕ Des stratégies de survie comme le travail du sexe, le couchsurfing, le vol à l'étalage
- ⊕ Une exposition plus grande aux violences dans la rue et à l'extérieur de la rue
- ⊕ Un passé et un présent marqués par différentes formes de violence et d'abus, entre autres sexuels
- ⊕ Une proportion plus grande de femmes autochtones et issues de l'immigration

L'ITINÉRAIRE

YouTube

Abonnez-vous à
notre chaîne officielle
Groupe l'itinéraire



Montréal

Améliorer les interventions policières face aux itinérants

PAR JOSÉE PANET-RAYMOND

La mort récente d'un itinérant tombé sous les balles des policiers derrière la Mission Old Brewery a été la goutte qui a fait déborder le vase pour le directeur général du refuge. « *Assez c'est assez* », a lancé Matthew Pearce pour expliquer pourquoi lui et son équipe ont décidé d'offrir des formations complémentaires aux agents du Service de police de la Ville de Montréal (SPVM).

« *Il est clair qu'il fallait faire quelque chose* » pour mettre fin aux interventions policières qui se soldent trop souvent par la mort d'itinérants, a informé le directeur de la Mission lors d'une conférence de presse tenue dans les locaux de l'organisme, le jour de la Saint-Valentin, pour annoncer ce nouveau partenariat avec le SPVM. Depuis quelques années, plusieurs itinérants sont morts suite à des interventions policières. Le dernier était un homme de 38 ans, en état de crise et armé de deux couteaux, qui a été abattu par les policiers derrière le refuge pour sans-abri en janvier.

Lorsque Matthew Pearce a téléphoné au directeur du Service de police de la Ville de Montréal (SPVM) pour lui proposer de former les policiers pour les aider à améliorer leurs interventions face aux itinérants, il a trouvé une oreille attentive de la part de Philippe Pichet.

Une entente fut conclue et c'est ainsi que depuis le 14 février, le SPVM peut compter sur l'expertise de la Mission Old Brewery pour former les policiers et policières sur les meilleurs moyens de traiter les itinérants, dont jusqu'à 50 % souffrent de problèmes de santé mentale.

« *La façon de faire des policiers est souvent axée sur une résolution rapide, un contrôle de la situation immédiate, alors que nous préconisons de donner de l'espace et une écoute active à la personne en crise, de lui donner le temps de se calmer* », indique M. Pearce.

« *Nos méthodes sont différentes de celles de la police* », a informé M. Pearce. Il souhaite donc que cette initiative consistant à des séances d'échanges et de sensibilisation, lesquelles seront

ponctuellement évaluées par la Mission, contribuent à améliorer les relations entre les forces de l'ordre et les sans-abri.

Plus de proximité

« *La Mission Old Brewery et le SPVM sont dans les phases initiales de la planification et de la mise en œuvre de ces initiatives* », a indiqué Mélissa Bellerose, directrice des communications de l'organisme. Mais déjà il est certain que cette formation complémentaire prévoit que près de 75 policiers à la fois participeront à des séances de formation d'au moins trois heures, qui se dérouleront au Campus St-Laurent (915, rue Clark). « *Nous prévoyons organiser au moins quatre séances de formation par an, lesquelles se dérouleraient le matin et les policiers seraient alors invités à se joindre à notre personnel et à nos clients pour le dîner.* »

Changement de culture souhaité

Pour sa part, Matthew Pearce affirme qu'il reste beaucoup de travail à faire « *pour s'assurer que les citoyens les plus vulnérables de notre ville reçoivent une protection et un traitement égaux. Nous sommes persuadés que ces initiatives créeront des ponts entre la police et les personnes sans-abri en leur offrant des occasions d'interagir dans des contextes positifs et non conflictuels* ».

Sa collègue Mélissa Bellerose ajoute : « *Notre objectif est de partager le savoir acquis par la Mission Old Brewery, grâce à ses 127 ans d'expérience dans le domaine de l'itinérance. Aussi, nous souhaitons partager les meilleures pratiques et les techniques d'intervention novatrices (comme l'apprentissage de l'empathie) utilisées avec succès par nos conseillers en intervention, en particulier dans des situations de crise avec les personnes ayant des problèmes de santé mentale. Nous prévoyons également engager nos partenaires dans le domaine de la santé dans le processus.* »

C'est ainsi que l'organisme espère « *voir des changements et contribuer à une transformation culturelle dans la façon dont les policiers perçoivent et interagissent avec les personnes sans-abri* ». ■

PHOTO : THELMA MEJIA/IPS



HONDURAS | Un modèle de crédit agricole

Dans l'une des régions les plus pauvres du Honduras, le village de Paso Real se réjouit d'être un terrain d'essai pour un nouveau modèle de financement des Nations Unies pour l'alimentation

et l'agriculture (FAO). Les agriculteurs locaux n'avaient auparavant aucun soutien financier et les banques offraient de petits prêts avec des taux d'intérêt excessivement élevés. Les deux centres de financement du développement (FCD) établis par la FAO au Honduras ont réussi à mobiliser environ 300 000 \$ US grâce à un partenariat public-privé entre la communauté, les organisations et les gouvernements locaux. Cela a permis à plus de 800 petits agriculteurs d'avoir accès à des prêts allant de 150 \$ à 3000 \$, payables en 12 à 36 mois. Dans ce pays de 8,4 millions de personnes, où 66,5% de la population vit dans la pauvreté, l'accès à des prêts comme stimulant pour l'agriculture familiale peut changer les perspectives pour quelque 800 000 familles pauvres vivant dans ce qu'on qualifie de corridor sec. (Inter Press Service/INSP)



PHOTO : PURPOSE JEWELRY

INDE | Secourues de l'esclavage sexuel grâce aux bijoux

Dans les bordels de Mumbai, 95 % des femmes sont victimes de la traite humaine. Mais grâce à la compagnie Purpose Jewelry et son OSBL iSanctuary, bon nombre de ces femmes sont secourues de l'esclavage sexuel et ont désormais l'occasion de gagner des salaires décents. Purpose Jewelry, basée en Californie, est une entreprise sociale qui emploie actuellement environ 30 survivantes du trafic sexuel à Mumbai, en Inde, pour fabriquer des colliers, des boucles d'oreilles et des bracelets. En plus d'un revenu, les femmes ont accès à de l'éducation, des soins de santé et à des services de conseillers. Depuis 2007, plus de 300 filles et jeunes femmes âgées entre 12 et 25 ans ont été secourues par l'organisme. iSanctuary offre également du travail et de l'aide à des esclaves sexuelles secourues dans le comté d'Orange en Californie. L'organisation prévoit ouvrir 10 sanctuaires ailleurs au monde d'ici 2020. Pour voir la collection de ces bijoux de mode et pour en savoir plus: www.purposejewelry.org (The Contributor)



PHOTO : MIRIAM GATHIGAH/IPS



KENYA | Une sécheresse dévastatrice

Une catastrophe nationale a été décrétée au Kenya dans ce pays où sévit la sécheresse la plus critique de son histoire. Les enfants sont les plus menacés ; les chiffres récents montrent que près de la moitié des enfants de moins de cinq ans, soit un million, meurent de malnutrition. Dans certaines régions, tout ce que les familles ont à manger sont des combinaisons toxiques de fruits sauvages et de tubercules, mélangés avec de l'eau sale, à cause de l'assèchement des rivières. Le nombre de personnes souffrant d'insécurité alimentaire a grimpé à 2,7 millions, contre deux millions en janvier dernier. L'agriculture est le pilier de l'économie, avec au moins 45 % des recettes publiques provenant de ce secteur. Les répercussions financières que le pays continue de subir ne peuvent plus être ignorées ; le coût annuel de la dégradation des terres au Kenya représente au moins 5 % du produit intérieur brut du pays. (Inter Press Service/INSP)

L'itinéraire est membre du *International Network of Street Papers* (Réseau International des Journaux de Rue - INSP). Le réseau apporte son soutien à près de 120 journaux de rue dans 35 pays sur six continents. Plus de 250 000 sans-abri ont vu leur vie changer grâce à la vente de journaux de rue. Le contenu de ces pages nous a été relayé par nos collègues à travers le monde. Pour en savoir plus, visitez www.street-papers.org.



International Network of Street Papers

Blessings from Above

I always keep in mind how I can always bless others. It's not an obligation, it's from the goodness of my heart that I do it. Give and it will be given back to you. With my big heart and willingness to help out I will be rewarded back from the Lord. Don't expect blessings to come immediately when you give, it might take time. I'm not the type to brag about the deeds that I do, but know what needs to be done. I thank God for everything I have knowing these possessions belong to Him. The earth is the Lord's and everything in it.

I can see how I've been blessed at this job from working outside for three winters to coming inside and working comfortably at room temperature. A customer congratulated me a year ago for successfully lasting a long time working autonomously. Somebody told me I've been blessed that I'm not married because things are hard today. Only God knows if I'll ever get married.

I'm realising with obedience and prayer that God is taking care of me. Day by day the Lord is fulfilling His promises, because He cares the most about his followers. With more confidence, good health and sincerity, I continue to live my life.

BILL ECONOMOU
CAMELOT MARCHÉ ATWATER



La bicyclette en hiver

Je vais vous parler d'un nouveau phénomène : la bicyclette en hiver. Sachez qu'il y a de plus en plus d'adeptes et qu'il y a même une douzaine de magasins de vélos qui sont ouverts à l'année longue. Les gens qui se déplacent en vélo, en règle générale, sauvent du temps parce qu'ils ne sont pas affectés par les embouteillages. Quand on ne travaille pas trop loin de son domicile, le vélo en hiver demeure possible en étant bien équipé et en suivant certains conseils.

Dégonflez les pneus pour qu'ils aient plus d'adhérence ; si vous en avez les moyens, vous pouvez préférer les pneus cloutés. Disons-le tout de suite, le gros problème en hiver, avec la glace, ce sont les crevaisons. Il existe des bandes de renforcement qu'on met à l'intérieur du pneu, mais c'est plus rigide. Un autre problème est la corrosion. J'ai moi-même discuté avec des gens qui font de la bicyclette en hiver et avec les vélos où les vitesses sont recouvertes, le risque de corrosion est beaucoup plus faible. Je vous conseille aussi d'éviter d'entrer et de sortir le vélo par grands froids, sinon la corrosion s'installe plus rapidement.

Selon l'OSBL Vélo Québec, il y a 11 avantages reliés au « transport actif » :

Avantages pour les employeurs

- Augmente le niveau d'énergie et de productivité des employés
- Diminue les retards et le taux d'absentéisme dus aux bouchons de circulation
- Réduit le risque d'accidents au travail

Avantages pour la communauté

- Renforce la sécurité de tous
- Réduit le bruit de la circulation
- Diminue le trafic et les problèmes de stationnement
- Améliore la qualité de l'air par la diminution des gaz à effet de serre

Bon vélo hivernal, et soyez prudents !

BENOÎT CHARTIER
CAMELOT IGA PLACE BERCY
ET MÉTRO RADISSON



MOTS DE CAMELOTS

Une Chrysler patineuse

Je demeurais encore chez ma tante à Montmagny, c'était un beau dimanche de printemps. Par cette journée ensoleillée, nous étions en route pour l'église afin d'assister à la messe, mon oncle, ma tante, ma mère et moi. J'étais assise en arrière avec ma mère, mon oncle et ma tante étaient en avant.

Pendant le trajet, il neigeait. C'était une belle petite neige, très fine. Tout à coup, notre automobile a embarqué sur de la glace noire, très rapidement. Elle a commencé à tourner sur elle-même et a continué ainsi pendant un moment. Nous étions rendus à un rond-point sur la route et il y avait des voitures immobiles à chaque coin de rue. Les autres conducteurs observaient ce qui se passait, stupéfaits.

Pendant ce temps-là, je sentais que ma mère avait très peur. Ses yeux étaient devenus grands comme des piastres rondes. Ma tante, elle, a dit à son mari : « *Contente-toi de maintenir le volant et l'automobile pourra continuer à avancer normalement !* » Heureusement, mon oncle et ma tante avaient une auto qui tenait très bien la route, et l'histoire s'est bien terminée.

GISÈLE NADEAU
CAMELOT MÉTRO FABRE



CHARITÉ ET

PHILANTHROPIE

DONNER POUR SON EGO

?

À Montréal comme ailleurs dans le monde, il n'est pas rare d'assister à des actes de charité qui sont filmés, photographiés et promotionnés sur les réseaux sociaux comme par les médias traditionnels. Qu'ils soient mis en place par des organismes, des entreprises privées, les gouvernements ou même des personnes ayant une certaine notoriété publique ou politique, ces actes sont souvent questionnés. Ont-ils tous un sens caché ? Sont-ils sincères, vrais ou utilitaires et instrumentalisés ?

Pour certains chercheurs, l'une des raisons pour laquelle cette interrogation surgit est que ces actes font appel à des valeurs à la fois universelles, mais surtout très personnelles. En d'autres termes, chaque individu aurait sa propre définition de ce qu'est réellement la charité, la bonté ou le don de soi.

Or, les dons, qu'ils soient monétaires ou non, la charité, qu'elle soit institutionnalisée ou non et la philanthropie, qu'elle soit orientée ou non, promettent tous à leurs niveaux de soutenir une cause. Et si c'était cela l'essentiel ? Et si c'était à la société, par l'entremise de l'État, de redéfinir l'essence du don ?





Impact social du don

À quoi ça sert de donner ?

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Pas si simple de calculer l'impact social d'un don, qu'il soit monétaire ou non. Pourtant, tout donateur souhaite connaître les retombées de son geste de charité, ne serait-ce que pour se rassurer sur son impact.

Sur la plupart des sites internet des organismes de charité, des fondations et même ceux des mécènes ou influenceurs, il n'est pas rare de constater un espace décrivant les actions menées grâce aux dons récoltés. Si la cause que défendent la plupart des organismes ou fondations a des origines humanistes, la plupart de ceux qui sollicitent des dons se retrouvent dans l'obligation éthique de justifier publiquement ce qu'ils en feront.

Professeur au département de sociologie de l'UQÀM, Jean-Marc Fontan soutient que cette transparence contribue au développement de la société. Elle serait basée sur la nécessité d'avoir un esprit critique sur certaines actions philanthropiques. « *Il y a des principes de base qui doivent être respectés lorsqu'on fait appel à des dons. La transparence permet de légitimer l'action, de lui donner plus de poids sur la place publique. Ouvrir le débat autour des grandes causes sociétales, comme la santé mentale ou la pauvreté, est une façon d'impliquer une communauté autour d'une cause. Cela aide toutes ces actions philanthropiques à prendre leur place dans la société* », explique-t-il.

Ces justifications peuvent aussi servir d'outil de mesure de l'impact social de l'action. En d'autres termes, elles peuvent aider à démontrer son utilité, encore plus si l'événement qui promeut la cause est hautement médiatisé et s'il prétend défendre les intérêts d'un groupe de personnes. Par exemple, une fondation souhaitant effectuer un don d'un million de dollars en éducation étudiera les retombées possibles de son action en fonction de l'impact recherché : réduire le taux de décrochage scolaire, offrir des bourses aux étudiants, financer des équipements dans les écoles ou encore lancer une campagne de relations publiques pour sensibiliser les parents et l'entourage.

Servir à quelque chose

Sylvain Lefèvre a beaucoup travaillé sur le rôle social des organismes non gouvernementaux (ONG). Aujourd'hui professeur à l'UQÀM, il soutient que dans ces cas-ci de nombreux donateurs souhaitent que tous les dons aillent sur le terrain. « *C'est un peu un mythe qui est entretenu parce qu'en général, les donateurs ne souhaitent pas que leurs dons aillent aux sièges des organismes. Personne ne veut payer le comptable ou payer un nouveau parc informatique à des employés. Tout le monde veut sauver des vies!* » Or, c'est comme une histoire sans fin puisque pour sauver des vies, le professeur rappelle qu'il faut des projets bien ficelés et des structures stables.

Certaines fois, il arrive que le donateur se questionne sur les actions effectuées par l'organisme ou la fondation grâce à son don, en témoignent l'ensemble des polémiques concernant certaines actions humanitaires qui ont engagé les investissements publics des contribuables. « *Les donateurs ont besoin de savoir en quoi cet argent-là a pu faire la différence. Il est facile de rendre des comptes et de détailler les projets menés. Par contre, quand on travaille avec des populations qui ont subi toutes sortes de traumatismes, il est difficile de comptabiliser tout cela. Comment, objectivement, peut-on affirmer qu'avec tant de dons, on a pu redonner confiance et faire gagner en estime personnelle tant de personnes ?* », nuance-t-il.

« *Définir la philanthropie est un enjeu en soi. On pourrait dire qu'il s'agit globalement du don d'argent, de temps, de services ou autres sous une forme organisée dans la société qui suit certains mécanismes : incitatifs fiscaux, privilégier des causes. »*

Quantifier l'investissement humain de la même façon que l'on quantifie la réussite d'un projet matériel équivaut donc à se heurter à un mur de briques, selon le professeur. « *On est capable de mesurer un certain nombre de choses sans pour autant être capable*



Jean-Marc Fontan

de le faire avec des éléments qui ne sont pas quantifiables comme la confiance ou l'estime personnelle. »

Moins généreux, vraiment ?

À chaque catastrophe naturelle ou humanitaire, il est coutume d'assister à un élan de générosité surmédiatisé. Est-ce que les donateurs se sentent plus concernés face à une situation d'urgence comme un tremblement de terre ou un raz-de-marée ? « Il y a eu, c'est vrai, des scandales par rapport à l'utilisation des dons, mais je ne dirais pas qu'ils ont engendré pour autant une perte de confiance des donateurs », pense M. Lefèvre.

Les raisons d'un don peuvent être nombreuses. M. Fontan explique qu'il s'agit avant tout d'une combinaison de facteurs. « Il y a certainement un peu d'humanisme mêlé à de l'orgueil dans un don, mais aussi une responsabilité morale à l'égard du bien-être de l'autre. Il y a aussi toute une question liée à la réalisation de soi à travers un don : plus un individu sentira qu'il s'investit dans de grandes causes, plus il se fera un devoir de s'investir encore plus ».

Selon les données de Statistique Canada, les dons de charité au Québec ont été peu nombreux en 2015. Le montant moyen des dons s'établissait ainsi à 130 \$ ce qui place la province derrière les autres provinces et territoires du pays.

« Il y a eu dans l'histoire de la philanthropie de vraies affaires de malversation. Six mois plus tard, on se questionne sur ce qui a été fait avec les fonds récoltés. Mais comment quantifier ce qui est moins palpable ? »

Est-ce que cela signifie que les Québécois sont moins généreux que les autres Canadiens ? « Pas forcément », pense M. Lefèvre. Ces données ne révèlent pas les raisons de cette baisse d'intérêt. Il propose d'analyser ces dons de charité en fonction de la proportion, souvent énorme, de ceux qui sont destinés à des organismes religieux. « Plus on est âgé, plus on a tendance à se rapprocher de valeurs spirituelles et religieuses », affirme le professeur.

Rappelons aussi que dans la plupart des cas, ces données sont calculées grâce aux reçus d'impôts. Cela signifie que l'on ne comptabilise pas les dons informels. « Les canaux de solidarité ne sont pas les mêmes au Québec que dans le reste du pays où beaucoup de dons passent par les revenus d'impôts. Oui, il y a moins de dons monétaires, mais qu'en est-il du bénévolat et de l'analyse du tissu social de la province ? Peut-être qu'on est moins philanthropiques, mais plus solidaires ? »

Trop sollicités ?

Pour M. Fontan, la société actuelle peut être relativement complexe à comprendre. « Au temps des Fêtes, il est vrai que l'on peut parfois avoir du mal à se sentir concerné par la pauvreté lorsqu'on ne la vit ou ne la voit pas au quotidien. Mais, on ne peut pas non plus solliciter le monde 365 jours par année au risque d'essouffler l'intérêt pour la cause défendue », et donc certainement de la desservir.

Et à M. Lefèvre de rappeler que certaines causes peuvent être évincées par d'autres en raison de leur urgence. « L'attention du public dépend énormément des éléments extérieurs. C'est difficile de solliciter des fonds pendant une coupe du monde de soccer ou pendant les Jeux olympiques. »

Pourquoi certains organismes ou fondations ont-elles du mal à solliciter des dons à longueur d'année pour une cause comme

l'extrême pauvreté ? Le chercheur rappelle que le don monétaire est souvent motivé par le drame humain jugé non responsable. « C'est vrai que l'on peut penser qu'il est plus rapide et urgent d'agir dans l'immédiat pour un tremblement de terre que pour la pauvreté. C'est une question de perception parce que la compassion que l'on peut ressentir pour une cause est très sélective. Cela dépend de notre boussole personnelle », ajoute-t-il.

« C'est triste, mais nous développons tous une sorte de capacité d'indifférence face à la misère. Ce sont des mécanismes de défense profondément humains. »

L'autre explication possible est liée à la multiplication des sollicitations, qu'elles soient en ligne ou en personne. Le donateur ne peut plus uniquement se référer à une grande entité qui amassera des fonds et qui en profitera pour amincir le flou possible quant à leurs utilisations. Sollicité de part et d'autre, il peut lui être difficile de comprendre l'utilité de son don ou de savoir exactement ce qui sera fait avec les fonds amassés. « Un clip de 40 secondes en ligne, une bonne tête, un numéro axé sur la charité et le tour est joué! », vulgarise M. Lefèvre.

Ironie du sort : la multiplication des outils technologiques permettant de solliciter le grand public via internet peut parfois réserver des surprises à la limite de l'absurde. C'est un peu ce qu'il s'est passé en 2014 lorsqu'un jeune homme de l'Ohio, Zack « Danger » Brown, a initié une campagne de socio-financement via Kickstarter pour payer sa recette de salade de patates.

Son objectif était d'amasser 10 \$, il a finalement récolté 55 492 \$ US. Devant l'enthousiasme des donateurs, l'initiateur de ce projet a créé un rassemblement pour les remercier et a fait le don du surplus amassé à un organisme visant à aider les personnes dans le besoin en plus de réaliser un autre de ses projets : créer une compagnie à but lucratif pour répandre l'humour et la joie dans le monde.

Et si cet exemple prouvait simplement qu'il faudrait trouver des outils de redistribution équitable des dons amassés ? Et si une part de responsabilité revenait à l'État afin qu'il s'engage à créer des moyens permettant une régulation du système philanthropique ? ■





« On ne donne plus pour aider, mais pour se donner bonne conscience »

Adis Simidzija

Un show de la pauvreté ?

PAR ALEXANDRA GUELLIL

Intervenant social auprès des personnes en situation d'itinérance à Trois-Rivières, Adis Simidzija est aussi candidat à la mairie de Trois-Rivières. Même si la campagne n'est pas officiellement lancée, il a fait la promesse sur ses réseaux sociaux d'investir la moitié de son salaire visé, soit 147 016 \$, dans la création de deux postes en intervention auprès de personnes en situation d'itinérance.

Interrogé au téléphone sur la raison de cette promesse électorale, Adis Simidzija dit connaître les besoins du milieu en intervention parce qu'il y travaille. « J'ai fait les calculs et j'observe au quotidien les manques que nous avons en intervention. On s'attend toujours à ce que le monde vienne vers nous pour bénéficier de nos services, or, ce n'est pas du tout comme cela que ça marche sur le terrain. Il faut aller les chercher. Et pour cela, il faut des intervenants et des outils », explique-t-il.

Adis Simidzija dit que cet engagement aurait trois objectifs principaux : la dénonciation du salaire du maire qu'il juge « famélique » puisqu'il s'élève à plus de 140 000 \$ par année, l'aide à la sensibilisation et à l'implication dans la lutte à l'itinérance et à la pauvreté et l'engagement dans une cause qui lui tient à cœur.

Actes de charité ostentatoires

Adis Simidzija s'est positionné à plusieurs reprises dans les médias quant au réel sens de la charité. Interpellé par ce concept qui aurait « perdu tout son sens humaniste », il s'est interrogé sur le sens réel à donner à tous ces actes charitables publicisés et promotionnés « à outrance ». La charité, écrit-t-il, joue aujourd'hui « un rôle dominant dans ce qu'on pourrait appeler l'industrie de la pauvreté. On utilise le pauvre pour se donner bonne conscience, pour acquérir du capital de sympathie ou pour vendre sa salade politique ».

Dans sa réflexion, l'intervenant donne l'exemple d'une vidéo publiée sur le réseau social Facebook diffusée par deux vlogueurs montréalais, Casey Fratta et David Obegi, qui ont fait une bonne action : le cadeau d'une journée complète comprenant une nuit dans une somptueuse chambre d'hôtel, une coupe de cheveux et un repas complet au restaurant, à Jean-Guy, un homme rencontré à la Mission Old Brewery.

Les interactions dues à cette vidéo avec le mot clic #donnezausivant ont engendré plus de 17 000 partages et plusieurs articles relayés par les médias. « Il faut montrer [le don matériel], sinon à quoi pourrait-il

bien servir », questionne M. Simidzija. « Ce don mensuel à un organisme ou à une personne permet au donneur de se dégager du devoir moral, qui est invisible dans les échanges sociaux à caractère charitable. Dans les faits, il devrait nous lier à notre semblable de manière permanente, pour assurer un plus grand équilibre du corps collectif. Dans une société orientée vers l'individualité, un problème social devient un fait divers ».

Charité et mise en scène

M. Simidzija s'interroge sur les raisons du don de soi qui ne prend vie que par un événement isolé. « On le célèbre en l'exposant comme un trophée tellement il s'avère être un accomplissement rare. On publie sur les réseaux sociaux une photo de la fois où nous sommes allés porter un panier de Noël aux pauvres, on fait un montage vidéo de la fois où nous sommes allés faire du bénévolat pour un organisme communautaire de la région, etc. On expose notre charité de manière ostentatoire à qui veut bien la voir », écrit-il.

L'intervenant regrette le manque de considération pour la personne qui reçoit ce don et se questionne sur la nécessité de montrer l'extrême pauvreté pour en prendre conscience. Il souligne qu'il s'agit avant tout d'une question de dignité. « À force de trop exposer ses dons ou ses actes charitables, à force de montrer cette pauvreté extrême qui peut exister, peut-être que l'on provoquera l'effet contraire ». Ce qu'il désigne comme « un mensonge social » s'illustre par ce qu'il pense être une nouvelle façon d'ignorer et de déshumaniser celui qui peut être dans le besoin.

Quant à la question de savoir si sa promesse préélectorale ne repose pas quelque part sur une mise en scène politique, il avoue que si ce geste pourrait être interprété comme tel, il nuance en rappelant qu'il n'utilise pas « l'image de quelqu'un d'autre à des fins égoïstes ». En guise de prochain défi axé sur la charité, Adis Simidzija a invité les autres candidats à la mairie de Trois-Rivières « à donner la moitié de leur salaire à une cause en laquelle ils croient, peu importe laquelle ». ■

« C'est toujours celui qui donne qui est présenté comme une figure admirable et on évacue toute question concernant les raisons pour lesquelles celui qui reçoit se trouve dans une telle situation. »

Les dons de soi et de charité



Québec 2016

BÉNÉVOLAT

8
Québécois sur
10

disaient soutenir des organismes de bienfaisance autrement qu'en leur versant des dons



La majorité des Québécois effectue des dons en biens, comme des dons de denrées ou de vêtements

86 % de la génération Z (1995 et après)

est plus portée à faire des dons autres qu'en argent. Une situation qui s'explique par ses moyens financiers mais aussi son implication sociale à l'école

CONTEXTE DES DONNS

produit

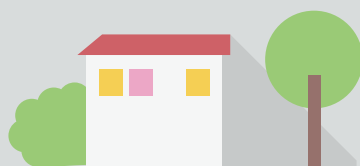
L'achat d'un produit associé à une cause motive le plus les dons des générations Y et Z

La sollicitation d'un proche n'est plus une raison suffisante pour encourager les dons

proche

conversation

La conversation en personne est la meilleure façon de communiquer un don pour 45 % des jeunes



DON DE CHARITÉ

61 %

Québécois ont fait un don

130 \$ en moyenne en 2015, ce qui place la province loin derrière l'ensemble des autres provinces et territoires canadiens

56 %

des dons au Québec ont été versés à des organismes du secteur de la santé

39 %

à des organismes en enfance et jeunesse

27 %

à des organismes qui luttent contre la pauvreté et l'exclusion sociale

PROFIL DES DONATEURS

La génération Z (1995 et après)

est celle qui a le plus confiance envers les organismes de bienfaisance



La génération X (1965-1980)

est celle qui fait le plus de dons en milieu de travail. C'est celle qui veut le plus savoir comment l'organisme utilisera son don



Les baby-boomers (1946-1965)

sont perçus comme les plus généreux et restent en contact avec leur organisme par la poste





BÉNÉVOLAT

Plus de **4** **10**
Canadiens sur

ont fait du bénévolat

82 %

ont fait un don en argent
à des organismes de
bienfaisance ou
sans but lucratif

Ces bénévoles ont consacré près de
2 milliards d'heures
à leurs activités de bénévolat. C'est l'équivalent
d'un million d'emplois à temps plein

RAISONS DE DONNER

**contribuer à
la société**

Une majorité des personnes âgées de 55 ans et plus donnent pour **contribuer à la société**. Il s'agit du groupe d'âge qui donne le plus pour **recevoir des crédits d'impôts**

Une grande majorité des femmes de 35 ans et plus donnent d'abord par **compassion**

compassion

**touchés par
la cause**

La moitié des jeunes de 15-34 ans donnent parce qu'ils se sentent **touchés par la cause**

Canada 2013



DON DE CHARITÉ

531 \$

montant annuel
moyen par donateur

12,8
milliards \$

ont été remis à des
**organismes de bienfaisance
ou sans but lucratif**

41 %

ont été remis à des
organismes religieux

13 %

ont été remis à des
organismes de santé

12 %

ont été remis à des
organismes de services sociaux

PROFIL DES DONATEURS / BÉNÉVOLES

45 % de femmes



15 à 19 ans

Les personnes plus jeunes sont les plus susceptibles de faire du bénévolat - Il s'agit en majorité de jeunes de 15 à 19 ans



55 ans et plus



35 % de l'ensemble des donateurs étaient âgés de 55 ans et plus. Ils ont donné en moyenne 702 \$ à des organismes de bienfaisance ou sans but lucratif soit environ 400 \$ de plus que les donateurs âgés de 15 à 34 ans.

*Ces données incluent le Québec

Source : Statistiques Canada

**ENTREVUE**PAR GILLES LEBLANC
PARTICIPANT-BÉNÉVOLE
À LA CUISINE

« La charité n'est pas un concept propre à l'Église. Aucun groupe de croyants ne détient l'exclusivité, en ce qui concerne la volonté d'aider l'autre »

Abbé Claude Paradis**Curé de la rue, dealer d'espoir**

Quelque peu avant les fêtes de Noël, en pleine période d'opulence, l'Abbé Claude Paradis est retourné vivre dans la rue pour sensibiliser les Montréalais à l'extrême pauvreté et l'itinérance. Une sortie médiatique qui ne lui a pas évité de ressentir le mépris de certains passants comme l'intérêt de quelques âmes charitables. Assis aux côtés de ceux qui quêtait pour de vrai, cet homme âgé d'une soixantaine d'années nous parle de la véritable charité.

Qu'avez-vous trouvé de gênant en quêtant de l'argent, comme le ferait une personne sans-abri ?

J'avais parfois l'impression d'être une machine distributrice de *peanuts*. Les passants ne me regardaient pas en donnant de l'argent, ils ne me parlaient pas. C'était comme s'ils ne voulaient pas me voir et qu'ils ne s'intéressaient pas à ma cause. Il y en avait même qui faisaient des détours pour éviter de passer devant nous. Je crois que c'est ce que j'ai trouvé le plus gênant.

Pourtant, nombreux ont été les médias qui ont parlé de votre action...

Oui, c'est vrai. Cela m'a permis d'obtenir des dons et de faire connaître mon travail. Quand je quêtait en décembre dernier, il y a eu aussi du monde qui m'a reconnu. Je dois avouer qu'à plusieurs reprises, cela me faisait bizarre. Je me souviens de la fois où je quêtait à la Place Ville-Marie et où le gardien de sécurité devait me demander de quitter l'endroit. Il m'avait reconnu, mais il ne faisait que son travail. Puis, ça peut paraître encore étrange, un prêtre qui quête...

Pour quêter, vous vous êtes assis aux côtés des personnes qui vivaient dans la rue. Vous étiez à leur hauteur et vous les appeliez par leur prénom. Pourquoi une telle attention ?

Notre prénom est important pour nous, car il nous permet de nous identifier. Le demander à quelqu'un qui vit dans la rue, c'est lui redonner une identité, une importance. Je dois vous avouer que j'oublie les prénoms, je me fais âgé (rires), mais mon équipe m'aide à m'en rappeler. Nommer ces personnes, c'est la différence entre les regarder vraiment et juste les voir. Beaucoup de monde passe tout droit, les ignore alors qu'ils sont assis par terre et qu'ils ont besoin d'assistance. Il y a encore trop de préjugés concernant les itinérants. Si je vais à l'hôpital, je passerai plus vite qu'eux grâce à mon collet romain de prêtre. C'est dire à quel point on les considère comme des humains !

Est-ce cela votre définition de la charité ?

La charité, c'est admettre que nous sommes tous égaux, qu'importe notre situation. S'assoier avec les gens de la rue par exemple, cela me permet de les voir comme ils sont réellement. La personne dans le besoin devient ainsi une vraie personne humaine, voire importante. C'est comme ceux qui questionnent l'itinérant lorsqu'ils font un don en argent pour savoir ce qu'il compte en faire. Mais cela ne les regarde en rien, même s'il décide d'aller s'acheter une dose !

« La charité, c'est être tourné vers l'autre et non vers soi. On doit s'oublier pour l'autre. Se donner, réellement. C'est un amour inconditionnel et désintéressé. Lorsqu'on aime, on fait confiance sans poser de question. »

Le monde est-il assez sensibilisé à l'extrême pauvreté et l'itinérance ?

Oui, je crois bien que oui. Du moins, je le ressens ! Depuis que je suis passé à la télévision, dans les journaux et à la radio, j'ai reçu beaucoup d'appels et j'en reçois encore beaucoup depuis ce temps. Nous avons d'ailleurs réussi à organiser une banque alimentaire et je me souviens de ces gens qui passaient, parfois en voiture alors qu'ils se rendaient ailleurs. Ils prenaient du temps pour distribuer avec nous de la nourriture et du café au monde de la rue. Cet exemple prouve que les causes charitables sont sur la bonne voie. Vous savez, la dernière action que j'ai menée dans le temps des Fêtes avait pour but de montrer que ce n'est pas uniquement pendant ce temps-là que les gens pauvres ont besoin d'aide, mais bien tout au long de l'année.

Avec votre vision du terrain, que pensez-vous de l'efficacité de la politique d'intervention en matière d'itinérance de la Ville de Montréal ?

Je crois que l'on peut faire plus à Montréal. La Ville de New York est souvent prise en exemple pour les politiques qu'on y applique notamment en ce qui concerne la construction de logements sociaux ou abordables. À New York, ils ont compris que cette manière de faire était moins dispendieuse que de payer tous les frais d'ambulance et d'hôpitaux, etc, ce que l'on pourrait appeler les frais collatéraux. Le projet de Denis Coderre semble donc bien en ce sens où on a l'impression qu'il sait que les personnes qui souffrent par exemple d'un problème de santé mentale n'ont pas leur place dans la rue. Pour ce qui est de la



construction des logements sociaux ou abordables, on dirait qu'on n'est pas encore prêt à aller dans ce sens. Aussi, je crains que cet été, en raison du 375^e anniversaire, les itinérants soient éloignés du centre-ville. Ils ne sont pas jolis dans le décor ! Malheureusement, on condamne souvent les gens de la rue avant de les connaître, l'inconnu effraie.

« S'il y avait davantage de charité on essaierait plus de connaître les gens de la rue, de les aider, de les aimer et de les accueillir comme ils sont en réalité et dans toutes leurs différences. Un genre d'amour inconditionnel. »

Est-ce qu'une Église pauvre pour les pauvres pourrait faire évoluer notre société ?

Oui, c'est une bonne idée que le pape François a eue, que de sortir les prêtres de leurs presbytères pour aller en périphérie. Notre pape a fait de bonnes choses et ce n'est que le début. Malheureusement cela ne fonctionne pas toujours, car tous ceux qui travaillent selon l'œuvre de Dieu ne font pas leur part. Il y a trop d'hommes d'Église qui passent leur temps à voyager, au lieu d'aider ceux qui ont besoin de soutien, d'amour et d'accompagnement. Le vrai défi d'un prêtre n'est pas de vérifier l'inventaire des lampions pour les cérémonies ni de faire réparer le toit qui coule. C'est plutôt de s'occuper des exclus et des mal-aimés, de ceux qui vivent et meurent dans la rue. Mettons donc les priorités à la bonne place, une fois pour toutes ! Le temps est fini où le prêtre attendait calmement que quelqu'un cogne à sa porte pour lui quémander un coup de main.

La charité véritable est un concept reconnu comme étant de l'amour en action. En vous basant sur votre expérience, pouvez-vous nous en citer des exemples ?

Je vais vous conter l'histoire d'Olivier qui faisait de la prostitution alors qu'il n'était pas attiré par les hommes. Il ne consommait ni drogue ni alcool. Quand je l'ai rencontré, je ne comprenais pas pourquoi il agissait ainsi. Il m'a expliqué que ses parents lui disaient qu'il ne valait rien et qu'il finirait sûrement par être un bon à rien. À l'école, on lui répétait la même chose. Un jour, il m'a dit : « *Maintenant je vaudrais tant, parce que je charge tant* ». En fait, il parlait du prix demandé contre des faveurs sexuelles. C'est fort pour la dignité, vous ne trouvez pas ? Olivier est aujourd'hui travailleur social au Nouveau-Brunswick. L'autre histoire, c'est celle d'Alexandre qui devait recevoir une transfusion sanguine pour survivre. Son petit frère Jérémie, âgé de 8 ou 9 ans, était le seul compatible. À la demande de son père et après avoir réfléchi une

nuite, il a accepté. À environ trente minutes de la fin de la transfusion, Jérémie pensait qu'il allait mourir parce qu'aucun adulte ne lui avait expliqué que donner son sang ne voulait pas dire donner sa vie. Ces deux exemples sont pour moi l'expression de la charité véritable.

Faites-vous une différence entre la solidarité, la charité et la philanthropie ?

La solidarité vise à améliorer la société. Elle défend une cause commune. Un peu comme à l'époque où ceux qui vivaient à la campagne s'entraidaient. C'est une sorte d'élan de charité, sans rien attendre en retour et c'est gratuit ! À Montréal, il peut arriver qu'on ne connaisse pas le nom de son voisin de palier. Nous sommes devenus trop étrangers les uns envers les autres, trop individualistes. On se met des frontières pour se protéger des inconnus. Pour amener à la charité, il faut créer des liens avec les autres. Quant à la philanthropie, je crois qu'elle peut être dangereuse lorsqu'elle prend la forme d'une promesse. En créant des attentes, on peut décevoir le monde. C'est vrai que c'est un concept qui peut partir d'une intention charitable, sauf que la charité demande du temps et beaucoup d'amour. Je crois que la philanthropie est parfois un acte égoïste. Il ne faut pas oublier que l'on aide une personne en fonction de là où elle en est rendue dans sa vie. C'est comme si nous étions, en quelque sorte, dans une société où la charité et la pauvreté sont devenues des entreprises privées et politiques. En ce sens où certains conseils administratifs fonctionnent comme une entreprise en voulant amasser le plus de profits, faire des placements ou créer une fondation, comme si la charité avait été remplacée par des taux d'intérêt.

Avez-vous toujours eu cette vision de la charité ? En devenant prêtre, qu'est-ce qui a changé dans votre vie ?

J'ai toujours eu la foi et voulu devenir prêtre. Mais mon attrait pour les femmes et la drogue ont eu raison de mon rêve. Je crois avoir toujours été charitable, je tiens cela de ma mère. Quand j'ai arrêté de consommer, j'ai appris à connaître Dieu. Ça m'a pris quatre ans pour me sortir de la rue et dès que j'ai été ordonné prêtre, on m'y a renvoyé. Je dis souvent que la rue m'a amenée à l'Église et que l'Église m'a envoyé à la rue. Mes interventions dans la rue sont plus efficaces lorsque je me mets à leur niveau, lorsque je n'oublie pas d'où je viens. J'ai été et je resterai un peu comme eux. Toute ma vie, je serai dépendant, même si je ne consomme plus, c'est la réalité des anciens toxicomanes. Aujourd'hui, je peux confesser les gens qui le demandent, car même s'ils sont dans la rue, ils peuvent se libérer. ■

« Bref, je suis un dealer d'espoir. J'ai des bagues de rocker ainsi que plusieurs tatous. On m'appelle le curé de la rue ! »



Une passion

J'ai commencé à regarder le hockey à l'âge de cinq ans sur une télévision Dupont en noir et blanc, et ce avant même d'aller à l'école, en 1957.

Je collectionnais les rondelles de hockey dans des boîtes de Jell-o Sheriff et j'achetais les cartes au dépanneur ; il y avait de la gomme balloune à l'intérieur. Aussi, je découpais les articles de journaux sur le hockey dans le journal *Le Soleil*. Je les mettais dans un cahier. Quand j'étais à l'école, je faisais des échanges de cartes avec mes compagnons de classe. Je jouais aussi au hockey à l'heure du dîner en classe, et chez les voisins. Il n'y avait pas d'aréna au village parce qu'il n'y avait pas assez d'habitants, j'ai donc commencé à patiner sur le tard, à l'âge de 13 ans.

Mes parents étaient modestes et j'ai dû abandonner mon rêve de devenir hockeyeur. Mais malgré cela, j'ai toujours suivi les Canadiens de Montréal, mon équipe préférée. Le joueur que j'aimais le plus était Guy Lafleur. Je l'ai vu terminer sa carrière avec les Nordiques de Québec.

J'écoute encore le hockey à 65 ans à la radio et j'aime encore collectionner les cartes de hockey, ainsi que d'autres types de cartes, comme celles de baseball.

RÉAL LAMBERT

CAMELOT LAURIER / LANAUDIÈRE

S'ouvrir aux autres

On est trop souvent pris à la même place, on a besoin de se changer les idées. Je veux faire les efforts nécessaires pour gagner de l'argent, mais j'ai besoin de l'ouverture des autres pour cela. J'ai besoin de quelqu'un qui me fait confiance, j'ai besoin d'une personne qui pourra m'appuyer dans mes idées, j'ai besoin d'opportunités. Je suis une personne honnête et je veux le rester. Par contre, il ne suffit pas de penser être une bonne personne, il faut aussi que les autres soient ouverts à le croire.

Si je n'avais pas connu L'itinéraire, je ne crois pas que je serais encore là aujourd'hui. Les gens qui s'y trouvent sont très ouverts par leur générosité et leur amour. C'est comme ma maison depuis une bonne dizaine d'années. Je viens ici, je travaille, je rencontre des gens. Ces personnes deviennent comme mes frères et sœurs et je me sens bien ici, plus qu'avec ma propre famille. Des gens ont cru en moi, m'ont offert des opportunités de travail et m'ont permis de me prouver que je pouvais faire quelque chose de ma vie. Ils m'ont donné la chance de m'exprimer et partager mes idées. Ils m'ont appris à être épanouie et à aimer ce que je fais.

Je crois qu'on devrait donner cette chance à tout le monde. Ça leur donne un but dans la vie, ça leur donne la force de continuer, ça leur donne une opportunité de réussir. On m'a donné cette chance et je l'apprécie encore énormément. Je remercie Dieu d'avoir mis L'itinéraire sur ma route. Je suis ouverte à toutes les possibilités que la vie m'offre et j'accepte les gens tels qu'ils sont. Peu importe où je vais, l'important est de continuer d'avancer. Je suis prête à relever le défi et m'ouvrir aux autres. Êtes-vous prêts vous aussi ?

Il suffit de tendre la main. Ouvrir la porte plutôt que la fermer.

CÉCILE CREVIER

CAMELOT ÉPICERIE MÉTRO
SAINTE-CATHERINE / MORGAN

Si je gagnais le gros lot...

Comme bien des gens, je pense souvent à ça : qu'est-ce que je ferais si je gagnais à la loterie ?

Je pense que la première chose que je ferais, c'est essayer de prendre mon temps et de m'assurer de placer mon argent en lieu sûr, auprès de personnes de confiance. J'ai conscience que très rapidement, je serais entourée de requins... L'argent, ça fait ça.

Des vacances : ce serait la première chose que je me paierais. Un ou deux mois dans un pays chaud, à me faire dorloter. Ça me donnerait aussi le temps de réfléchir à mes choix.

Mais déjà, je pense que j'aimerais beaucoup posséder une propriété. Je m'imagine habiter un grand bloc dans le quartier Rosemont. Au rez-de-chaussée, peut-être un restaurant. Un bon petit restaurant simple, avec des menus du jour et des classiques, tout ça à des prix abordables. Aux étages, je crois que j'aimerais ouvrir une sorte de maison de chambres, où j'habiterais aussi. Je louerais à des travailleurs ou à des retraités, à des gens autonomes et tranquilles.

Mais mes projets ne s'arrêteraient probablement pas là... Je pense que je voudrais démarrer une sorte de centre communautaire dédié à l'apprentissage de l'informatique et des métiers liés à la technologie, comme la réparation d'ordinateurs ou d'autres appareils.

Finalement, je réalise que ce qui compte pour moi, bien plus que l'argent, c'est d'être bien entourée. Et si un jour je gagne le gros lot, vous êtes tous les bienvenus dans mon petit restaurant...

FRANCE LAPOINTE

CAMELOT MONT-ROYAL / MENTANA



La Formule E à Montréal

Un tracé en question

Montréal accueillera, les 29 et 30 juillet 2017, les deux dernières courses de la saison de Formule E. « Une excellente nouvelle », selon Denis Coderre, cet événement s'inscrivant dans une volonté de la Ville de « prendre résolument le virage de l'électrification des transports ». La Formule E (« E » pour « électrique ») est le pendant de la Formule 1 et met en avant la recherche et l'innovation. La compétition existe depuis 2014 et met aux prises des pilotes de renom au volant de monoplaces propulsées par un moteur électrique pouvant atteindre les 225 km/h. Montréal, qui accueillera à nouveau la compétition lors des deux saisons suivantes, s'apprête à accueillir 60 000 spectateurs sur deux jours, et à bénéficier d'une visibilité exceptionnelle à l'international, la course étant retransmise sur les télévisions du monde entier. Ce qui amène une question légitime : que vont voir les téléspectateurs ? Le tracé, qui empruntera le boulevard René-Lévesque et l'avenue Viger, entre les rues Berri et Papineau, coïncide avec les pourtours de l'ancien Red Light. Un quartier qui tente sans relâche de faire peau neuve et a qui perdu son surnom, mais pas ses problématiques liées à l'itinérance, au trafic de drogue, à la prostitution et à la violence.



PHOTO VOITURE : STUART GRAY (123RF)





OPINION

PAR SIMON JACQUES
CAMELOT MÉTRO JARRY

La Formule E à Montréal

Après le circuit Gilles-Villeneuve, « le circuit du Red Light »

Depuis des décennies, on essaie de redorer le blason du quartier qu'on surnommait le Red Light. Il reste pourtant le centre névralgique de l'activité interlope de Montréal, et c'est ici qu'aura lieu cet été la course de Formule électrique, télédiffusée dans le monde entier. Drôle d'idée, non ?

Quand j'ai appris que Montréal venait d'obtenir une étape du Grand Prix de Formule E, je me suis posé plusieurs questions. Premièrement, comment se fait-il que la nouvelle soit passée complètement sous le radar ? Avec des épreuves à Paris, Londres, Berlin et Hong-Kong, entre autres, la Formule E est une compétition internationale, avec des règles entérinées par la FIA (la Fédération internationale de l'automobile, la même qui régit la Formule 1), des pilotes célèbres tels que Nelson Piquet Jr et Jacques Villeneuve, ainsi que des commanditaires majeurs. L'information aurait pu faire sensation, je l'ai pourtant apprise à la plupart des gens à qui j'en ai parlé, y compris ceux qui suivent l'actualité de façon régulière. Peut-être l'annonce a-t-elle été faite le jour de l'échange de P.K. Subban ?

Formule E...urk !

Ensuite, en consultant le tracé choisi, un circuit urbain en plein cœur du Red Light, je me suis demandé comment on aurait pu moins mettre Montréal en valeur. Alors que les images des autres Grand Prix sont magnifiques, je me suis imaginé une prise de vue du coin Viger/Berri avec en arrière-plan quelques itinérants, un plan du square Berri et ses dealers, ou encore un zoom sur les prostituées de l'angle Saint-Laurent / Sainte-Catherine... Je ne pouvais pas concevoir que des gens sérieux avaient conçu et approuvé ce parcours.

Je me disais que tout le milieu interlope, qui gravite dans ce secteur depuis toujours, vivrait une fin de semaine horrible. Que

même nous, les camelots, éprouverions des difficultés à nous approvisionner en journaux à L'itinéraire, situé à deux pas de là. Et c'est sans parler des résidents qui seront carrément enclavés à l'intérieur du circuit, et du manque criant d'hébergement dans le quartier pour les touristes. Je n'avais qu'un mot en tête : absurde !

Je pensais à tous les efforts que la Ville met, depuis un demi-siècle, pour éradiquer le Red Light avec l'UQÀM, la Place des Arts, le Quartier Latin, le Quartier des Spectacles, la Grande Bibliothèque, etc. J'avais même griffonné, dans les pages d'un journal, tous les endroits exotiques du secteur : les bordels, les piqueries, les fumeries, les points de vente de stupéfiants, les refuges et les ressources pour itinérants et toxicomanes, etc. Si bien que la carte était complètement hachurée et raturée (voir la reproduction de cette carte dans les pages suivantes). Étais-je le seul à trouver ce tracé bizarre ?

« Malheureusement, ce n'est pas la partie la mieux entretenue de Montréal. Mais c'est peut-être aussi l'occasion de relooker le secteur. »

Catherine, qui travaille dans le quartier

L'itinéraire dans la rue

Par souci d'objectivité, je voulais d'autres opinions sur le sujet. Je suis donc descendu dans la rue afin d'interroger les habitants et travailleurs du secteur. Ce vox pop m'a permis de mettre en perspective d'autres visions sur l'événement et d'atteindre la zone grise que je recherchais. J'ai posé trois questions simples : les gens sont-ils au courant qu'il y aura une course de Formule E à Montréal durant la fin de semaine du 29-30 juillet ? Cet événement modifiera-t-il les

Et les commerces dans tout ça ?

L'événement permettra sans doute aux restaurants et bars de faire un beau chiffre d'affaires ce week-end du 29-30 juillet. Mais certains commerces seront très difficiles d'accès. La Ville a pris le soin de prévenir les gérants qui seront affectés par la course et ceux-ci n'auront pas d'autre choix que de s'adapter, sans mesure compensatoire. La poissonnerie La Mer, située en plein milieu de la piste, sera probablement le commerce le plus touché. « *Nous vendons du poisson frais, alors nous ne pouvons pas fermer* », explique François-Xavier, le gérant, qui s'inquiète aussi du fait que ses clients et son poisson viennent en voiture. « *Au moins, l'événement nous offrira peut-être de la visibilité, et permettra de revigorer un quartier un peu mort* », ajoute Pauline, son employée.

plans qu'ils avaient pour cette fin de semaine ? (vont-ils y assister, ou plutôt s'arranger pour ne pas être là ?) Enfin, auraient-ils choisi ce quartier pour mettre Montréal en valeur ? Je me promenais avec ma carte et montrais aux gens le tracé, en posant mes questions. Plusieurs étaient de mon avis : « *Ce n'est vraiment pas le plus bel endroit pour valoriser la ville* », m'a dit Jacinthe, qui travaille dans le secteur. Mais à ma grande stupéfaction, j'ai réalisé que la population semblait plutôt avoir confiance en la Ville et l'organisation, bien consciente que des contraintes techniques pouvaient influencer le choix du circuit, y voyant même une occasion de projeter une autre image de ce quartier. Quelques autres étaient plus réservés, comme Étienne, croisé à la sortie du bureau : « *Quand il y a la Formule 1 sur l'île-Saint-Hélène, ça fait venir les gens riches, mais dans ce quartier, je ne sais pas s'ils vont venir...* » Il me fallait aussi connaître le positionnement de la Ville.

« *Ce quartier, c'est de pire en pire. Les restaurants et les magasins ferment les uns après les autres.* »

Cédric, agent de bord de passage à Montréal

La version officielle de la Ville

Nous avons obtenu auprès du service des communications à la Ville de Montréal des éléments de réponses, que nous aurions aussi pu trouver dans un dépliant promotionnel de l'événement. Ainsi, « *les courses du championnat de Formule E doivent impérativement avoir lieu en pleine ville et non sur des circuits dédiés, c'est une exigence de la FIA* » ; voilà pourquoi on n'a pas organisé cette course au parc Jean-Drapeau. « *Le parcours sera aménagé sur le terrain de la société Radio-Canada qui est un collaborateur de l'événement* » ; d'où l'idée de faire rouler les pilotes autour d'un des buildings les plus moches de la ville. « *Deux éléments liés aux exigences de la FIA (restrictions pour une piste de grade 3) ont influencé le choix du parcours : la largeur des rues, notamment dans les virages, et la disponibilité d'une grande surface non*

construite pour y aménager les installations (garages, paddocks, service traiteur, bureaux FIA, équipes, etc.) » ; on comprend que les mono-places ne sont pas élaborées pour gravir le Mont-Royal ou les pentes du centre-ville. La Ville, qui n'a pas évoqué les répercussions de l'événement sur la circulation (*quid* du tunnel Ville-Marie et de l'autoroute 720 ?) précise enfin que « *ce choix de parcours permet également d'avoir le pont Jacques-Cartier, un des grands emblèmes de Montréal, en toile de fond* » ; c'est d'ailleurs sans doute le seul élément architectural pouvant être mis en valeur dans ce quartier.

« *Ce n'est pas le Mont-Royal mais on a quand même de belles images à montrer ici.* »

Sylvie, qui travaille dans le quartier

Aspect écologique

On peut vanter l'aspect écologique de l'événement. Montréal a adopté récemment une série de mesures pour se positionner comme « *chef de file nord-américain en matière d'électrification des transports, cette course s'inscrit positivement dans cette volonté* ». D'ailleurs, Alexandre Taillefer, ex-Dragon et propriétaire de Téo Taxi, a été choisi comme porte-parole. Ce côté de l'histoire ne peut que plaire, comme le souligne Yolande, qui travaille dans le quartier : « *C'est l'occasion de montrer une image écologique de la ville.* » Ou Maxime, étudiant : « *Le point positif, c'est que les voitures sont électriques, et je suis plutôt favorable à ce genre d'événements qui mettent en avant l'environnement. C'est sûr que ce n'est pas le plus beau quartier mais c'est le 375^e, peut-être qu'ils cherchent aussi à valoriser le secteur à travers ça.* » D'accord, mais reste que c'est quand même un des coins les plus laids de Montréal et un des plus malfamés du Canada. Ce n'est pas par hasard qu'énormément d'organismes traitant d'itinérance, de toxicomanie ou de santé mentale y ont pignon sur rue.

On verra...

Bien que je sois encore sceptique, les raisons invoquées et la confiance générale du public me donnent envie de laisser une chance au coureur. Peut-être que l'événement sera couronné de succès et que les victimes collatérales (commerçants, résidents, itinérants) y verront plus de positif que de négatif. Pour ma part, n'étant pas un grand fan de course automobile et n'ayant certainement pas les moyens d'y assister, j'espère simplement pouvoir accéder sans mal à l'itinéraire pour acheter des journaux lors de ce week-end. Le mot de la fin revient à Jean-Paul, qui réside et travaille dans le quartier : « *Ça fait du sens d'organiser la course ici, puisque les avenues sont assez larges, et il y a déjà beaucoup de chars. Mais tant qu'à organiser quelque chose d'écologique, ils auraient pu faire ça avec des Bixis !* » ■



EXTRA

Découvrez le contenu complémentaire sur itineraire.ca/extra

Le circuit du Red Light

Même si il n'est plus ce qui il a déjà été, le boul. St-Laurent reste la « Main » de Montréal...

Le S.P.V.M. patrouille en permanence sur l'espace Berri-UQAM, il y a autant d'effectifs dans le quadrilatère que dans le reste du quartier.

Le coin des rues Ste-Catherine et St-Laurent ressemble à un paysage post-Tchernobyl...

O.B.M. (old brewerie mission) le plus grand refuge pour sans-abri à Montréal, environ 300 personnes y dorment chaque jour...



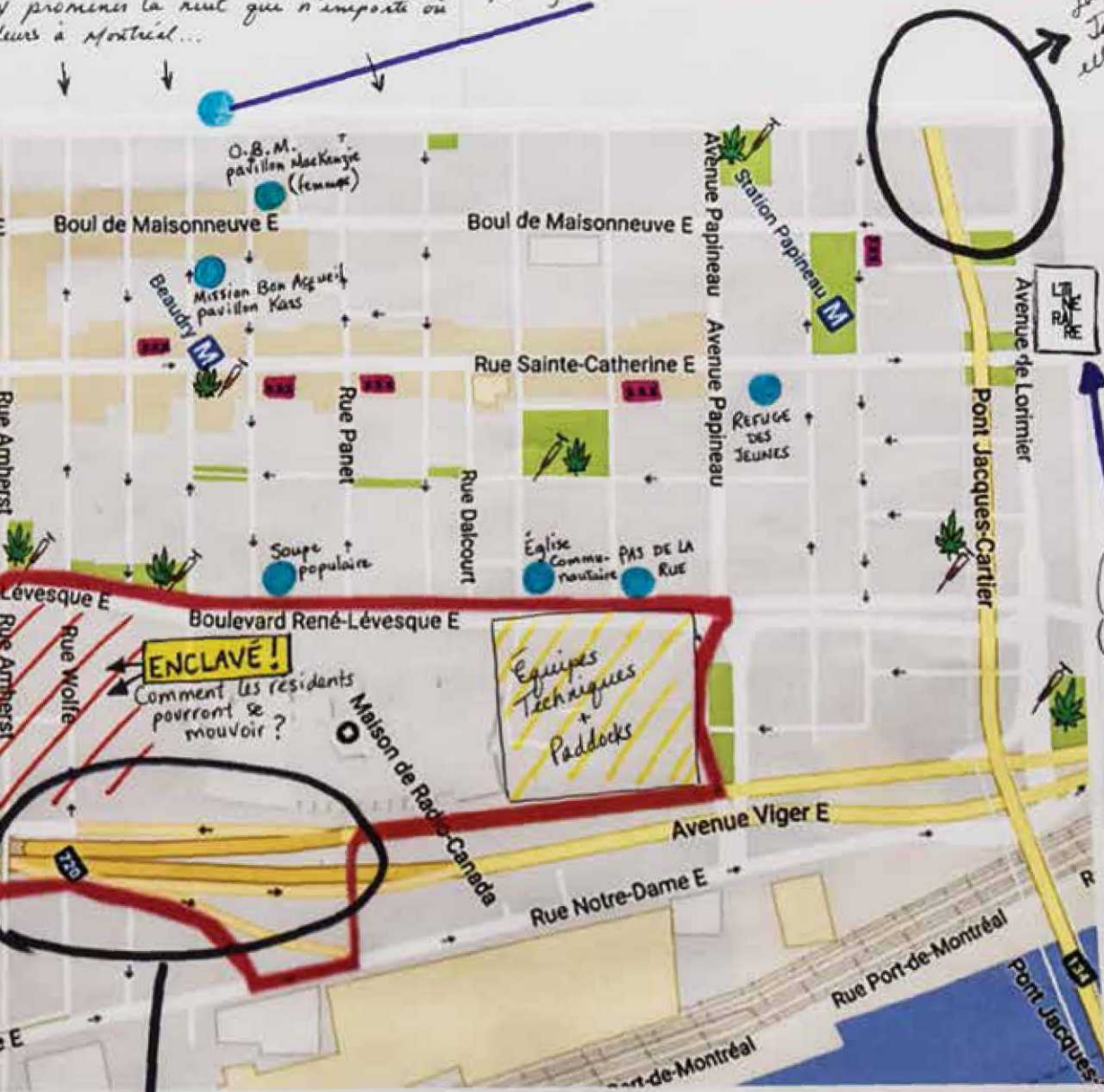
Reconnue pour son « aile psychiatrique », l'hôpital St-Luc traite également les dépendances aux drogues et à l'alcool.

Le tunnel Ville-Marie est toujours achalandé, particulièrement les fins-de-semaine.

Le village s'est beaucoup
«toisé» ces derniers temps.
Le point où j'ai plus peur de
promener la nuit que n'importe où
ailleurs à Montréal...

Le CLSC des Faubourgs offre de nombreux
soins pour les U.D.T. et les S.D.F.
Il est reconnu pour sa clinique de
dépistage de M.T.S./I.T.S. sans
rendez-vous.

La porte du pont
Jacques-Cartier est
elle aussi, toujours
achalandée.



N.B.
J'ai choisi de ne pas
indiquer tous les
travaux, ma
Carte aurait été
complètement
inondée de
Cônes oranges...

Pourrons-nous vagner
à nos occupations durant
ce week-end?

L'autoroute 720 est une voie
super-importante à Montréal, en
particulier pour les camions... c'est
d'ici que commence la rue Notre-Dame,
qui dessert tout le port, jusqu'à Pointe-aux-Trembles

- lieux liés à l'industrie du Sexe
- lieux liés à la consommation ou la vente de stupéfiants
- Organismes Socio-Communautaires

LE DON DE SOI C'EST...



« Il est difficile pour un homme rassasié de croire qu'un autre a faim. » Ce proverbe africain est le reflet d'une portion de réalité vécue par de nombreux individus. Certains camelots en ont d'ailleurs expérimenté les conséquences. Mais ils gardent également à l'esprit celles de l'entraide, de l'empathie, du don de soi. Le don de soi. Un ensemble de mots que nous connaissons, que nous matérialisons par des actes spontanés pour certains, réfléchis pour d'autres. Et pour vous ?

S'oublier à travers l'autre

Le don de soi, c'est de s'oublier dans les autres. On se regarde soi-même, l'autre devient un miroir à travers lequel on reconnaît nos ressemblances. Alors on l'aide parce qu'il nous ressemble. Ça c'est le don. Le don de soi, c'est aussi pour soi-même. Si je donne de ma personne, c'est peut-être pour que, lorsque je ne serai plus là, j'existe encore dans les mémoires des autres. Mais le vrai don est anonyme. C'est la différence avec la charité non anonyme comme celle que font les entreprises telles que McDonald. On dit qu'un vrai chrétien foule aux pieds les vanités. Ça s'applique à tous qu'on porte ou pas de signes religieux.

ROBERT MÉNARD
CAMELOT MÉTRO MONK

Le don de soi, c'est simple

J'aime les gens. Pour moi, donner est naturel. Je vois ça comme le fait d'aimer participer aux bonnes choses. Si je vois que je peux aider, je le fais sans effort. Ce n'est pas non plus quelque chose que je fais pour avoir bonne conscience. Les personnes qui donnent le plus sont souvent des individus qui aiment coopérer. Par exemple, moi j'aime beaucoup L'itinéraire. C'est sûr que j'en ai besoin pour améliorer mon sort, mais d'un autre côté, je sais qu'en prenant soin de moi, j'apporte aux autres aussi. Après avoir aidé, je suis contente, je me sens utile à mes semblables. Les gens qui font des dons pour se donner bonne conscience ça me fait mal au cœur. J'aime autant qu'ils laissent faire.

GISÈLE NADEAU
CAMELOT MÉTRO FABRE

Un sourire, c'est déjà beaucoup

Pour moi, le don de soi c'est donner au suivant, penser que ce que l'on fait pour les autres nous est remis un jour, mais sans se focaliser dessus. Si tu attends un retour, quelque part c'est un don malsain. Le vrai don de soi implique de belles valeurs qui malheureusement se perdent. Je crois que la plupart des gens devraient essayer de les mettre en pratique. On peut aider de plusieurs façons. Acheter un magazine à 3 \$, ouvrir les bras aux immigrants, laisser sa place dans le bus. Rien qu'un sourire, c'est déjà beaucoup. Définitivement, le don de soi implique le bonheur. C'est juste vivre ensemble. Après tout, nous sommes des êtres humains. On a besoin des autres.

DANIEL RICHER
CAMELOT MÉTRO VILLA-MARIA

Donner sans attendre en retour

Le don de soi, c'est de donner à son prochain. S'il manque à quelqu'un une couple de cents pour aller chercher un lunch, je vais facilement donner. Je pense que le monde qui n'a pas connu la misère peut difficilement voir le besoin. Moi je peux donner à n'importe qui, mais il faut que ce soit pour des choses essentielles, pas pour acheter de la cocaïne par exemple. Mais même les personnes qui ont connu la misère ne donnent pas forcément. Le don de soi c'est aussi aider ses proches comme mon gars s'il est mal pris. C'est donner sans attendre de recevoir. Ça se fait avec son cœur.

RICHARD T.
CAMELOT MÉTRO PLACE-DES-ARTS

Se voir comme une grande famille

Le don de soi, c'est aider les personnes qui sont plus démunies que soi. Ça peut se faire par des dons de nourriture, de linge, d'argent... C'est important de se rendre compte que l'on n'est pas tout seul dans le monde. On est plutôt comme une grande famille. Et souvent, ça ne prend pas grand-chose pour aider quelqu'un. Moi, je déteste voir quelqu'un souffrir. Il m'arrive alors de remonter le moral d'une personne même si je ne la connais pas, même si je ne l'aime pas. Après, je me sens libérée. Puis, il y a ceux qui aident pour se donner bonne conscience. Ce n'est pas une mauvaise chose non plus. Ça reste une bonne action.

FRANCE LAPOINTE
CAMELOT MONT-ROYAL / MENTANA

Le don de soi, un état d'esprit

Quand je cuisine, il m'arrive souvent d'en faire plus pour partager avec mes voisins. Quand je vois la petite dame en bas de chez moi qui veut prendre le bus, mais qui n'a pas d'argent, je lui prête ma passe de métro. Quand un camelot est malade et ne peut pas récupérer sa Moisson, je lui apporte. Le don de soi, c'est un état d'esprit. Pourtant, on donne plus facilement à ceux que l'on connaît et dans la population générale, je trouve de plus en plus de gens égoïstes. À côté de ça, je vois des bénévoles arriver à 6 h. Je me dis qu'eux donnent vraiment de leur personne.

CLAUDINE BOUCHER
PARTICIPANTE

Donner sans se sentir abusé

C'est très difficile de déterminer ce qu'est le don de soi. Le bénévolat est un don de soi, mais c'est surtout être disponible pour quelqu'un qui en a besoin, selon ses capacités, ses moyens. Le tout sans que la personne qui donne se sente abusée. J'ai fait du bénévolat il y a longtemps, plusieurs heures par semaine. À cette époque, on abusait de mon temps. En dehors des personnes qui m'achètent *L'itinéraire* et qui parfois donnent plus que le prix du magazine, je n'ai jamais vraiment senti que quelqu'un faisait quelque chose pour moi gratuitement. Alors aujourd'hui, je suis plus sélectif qu'avant sur ce que je donne.

FRANCK LAMBERT
CAMELOT MONT-ROYAL / SAINT-LAURENT

Pour gagner son ciel ?

Quand je donne de quoi, ce n'est pas pour gagner mon ciel. Ça me fatigue lorsque quelqu'un donne dans ce sens-là. Les gens qui donnent pour donner, parce qu'ils pensent qu'ils vont gagner quelque chose en retour, le font avec leur tête. Un jour, une dame dans la rue m'a dit avoir gagné 25 piastres. Ce jour-là, elle m'en a donné deux. Mais elle ne m'avait jamais rien donné avant et ne m'a jamais rien donné après. C'est sûr que certains ne voient le don qu'à travers la misère. Mais que tu aies de l'argent ou pas, le don de soi c'est avant tout de l'entraide. C'est une histoire de cœur. Mais tout le monde n'en est pas capable.

YANNICK LAROUCHE
CAMELOT MÉTRO BEAUBIEN

Donner pour s'aider soi-même, c'est donner quand même

Si les gens ne donnaient pas, nous ne serions pas ici. En vendant le magazine, on reçoit parfois plus de dons que d'argent des ventes. Finalement, le don de soi est simplement l'idée d'aider l'autre. S'arrêter pour discuter avec quelqu'un qui va mal c'est aussi une forme de don. Parfois, des gens me font don de quelque chose et me disent en même temps « *priez pour moi* ». *En regardant bien, je m'aperçois que la personne a l'air malade. Ce ne sont pas forcément des gens qui donnent de bon cœur, mais tant mieux s'ils donnent. Même si c'est pour avoir bonne conscience ou pour gagner leur ciel. Dans ces cas-là, je leur envoie des bonnes pensées.*

JAMES RICE
CAMELOT DE LORIMIER / VIGER



COMPTES À RENDRE

PAR IANIK MARCIL
ÉCONOMISTE INDÉPENDANT

PHOTO: SISTERE (123RF)



Surmonter le pessimisme

L'air du temps est au catastrophisme. Le sentiment a dû être ressenti à de nombreuses reprises dans l'histoire de l'humanité, mais il semble particulièrement prenant présentement. Crise climatique, montée de l'extrême-droite et de l'intolérance, accroissement démesuré de la richesse des très riches et des inégalités, précarisation de l'emploi, étiolement de la solidarité... La liste semble aussi longue que décourageante. À un point tel qu'on serait tenté de baisser les bras et d'abdiquer, tant renverser le cours des choses paraît une tâche impossible.

Tout semble effectivement en place pour que le pire arrive. L'inaction d'à peu près tous les gouvernements dans le monde face à ces titanesques défis est la règle. Malgré les accords ou traités, les déclarations solennelles ou les objectifs aussi nobles qu'ambitieux, bien peu de gestes concrets sont posés. En tout cas, devant l'urgence, ils semblent bien insignifiants.

Le journaliste et écrivain français Hervé Kempf le démontre avec éloquence dans son dernier livre, *Tout est prêt pour que tout empire* (Seuil, 2017). Il s'agit là probablement de la meilleure synthèse des raisons pour lesquelles tout est en place dans le monde pour que tout s'effondre. En quelques pages (le livre en compte à peine une centaine), il démontre que la principale urgence dont nous devrions nous occuper est la crise écologique. Parce que l'humanité viendra un jour à bout des autres – inégalités, terrorisme, notamment – comme cela a toujours été le cas dans l'Histoire. On ne sait peut-être pas par quels moyens ils se résorberont, mais tout indique qu'il soit possible de revenir à un certain équilibre. Un retour du balancier, en somme.

S'éloigner des frustrations

Les dérèglements climatiques, en revanche, ne pourront se régler d'eux-mêmes. Si le point de non-retour est atteint, les écosystèmes

auront pour des siècles avant de se réguler, voire des millénaires. D'où son statut de problème géopolitique par excellence. Mais si « *tout est prêt pour que tout empire* », que pouvons-nous faire ? Comment surmonter le pessimisme ?

Heureusement, Hervé Kempf offre, dans son dernier chapitre, des pistes de solution, parce que « *tout ne se passe pas toujours comme prévu* ». Il s'agit de douze leçons pour éviter la catastrophe. Elles sont simples, et très brièvement énoncées, mais concrètes.

Un élément important, pour sortir de ce pessimisme d'apparence inéluctable, est d'être en mesure de se départir des frustrations que ce monde nourrit en nous. Ces frustrations naissent de notre sentiment qu'il nous est impossible, tant individuellement que collectivement, de faire quoi que ce soit pour renverser le cours des choses.

En quête de sens

Nourrir, à l'inverse, l'optimisme, est un chemin qui passe par plusieurs étapes, à commencer par comprendre et reconnaître les catastrophes potentielles qui nous pendent au bout du nez. À terme, surtout, il faudra reconstruire un sens à nos relations humaines et à nos relations avec la nature. Car le pessimisme croît avec la perte de sens. Dans un contexte où nos actions n'ont aucune probabilité de modifier l'ordre du monde, il devient difficile, si ce n'est carrément pas impossible, de trouver un sens à sa vie.

Offrir des pistes de compréhension et d'action permettrait donc de refonder le sens de notre vie. Voilà le rôle que devraient prendre les intellectuels en ce 21^e siècle, qui sont là, selon le joli mot du sociologue Pierre Naville, « *pour organiser le pessimisme* ». L'organiser, pour le transcender, pour que l'ensemble de l'humanité puisse un jour participer à sa survie et à la reconstruction du monde. ■





La politique en itinérance

Un actif à maximiser

En février 2014, le gouvernement du Québec adoptait la Politique nationale de lutte contre l'itinérance. Trois ans après son adoption, il manque certes de moyens pour sa mise en œuvre tout comme il manque de mordant à son suivi. Il y a néanmoins des avancées importantes, et cette politique constitue une assise forte pour guider et orienter la lutte contre l'itinérance.

Cette politique était nécessaire pour se donner une vision globale de l'itinérance. Comme son titre l'indique (*Pour éviter la rue et en sortir*), la Politique nationale de lutte contre l'itinérance pose des objectifs pour agir face à la réalité visible du phénomène, mais aussi pour intervenir sur plusieurs niveaux à la fois.

Loin d'identifier une seule cause et une seule réponse à l'itinérance, la politique nationale établit cinq axes d'action : le revenu, le logement, la santé et les services sociaux, l'éducation et l'insertion, de même que la cohabitation et la judiciarisation.

Par sa définition de l'itinérance, la politique englobe une diversité de situations. Il y a celle plus visible et connue de l'itinérance chronique. Il y a aussi celle de l'itinérance situationnelle, où des personnes se retrouvent momentanément sans domicile fixe pour différentes raisons, de même que l'itinérance cyclique, de personnes qui vivent une instabilité résidentielle qui les conduit à osciller entre un logement et la rue.

Viser aussi l'itinérance cachée

L'approche de la politique en itinérance permet d'adresser les différentes réalités de l'itinérance, ce qui constitue un enjeu majeur. Ainsi, au lendemain du troisième anniversaire de son adoption, le 28 février dernier, le Conseil Jeunesse de Montréal et le Conseil des Montréalaises rendaient publics des avis sur l'itinérance. Le titre de leur avis respectif est plus que significatif en regard du défi d'avoir un portrait complet de la réalité, soit pour celui sur les jeunes *Dévoiler*

une réalité peu visible et pour celui sur les femmes *Voir l'invisible*.

Ces avis soulignent l'importance de reconnaître les différentes situations d'itinérance. Cette reconnaissance est cruciale, car elle permet ou non d'établir des objectifs et les moyens qui y sont affectés.

Un outil majeur

Au même titre que d'autres politiques adoptées au Québec, dont celle d'intervention en matière de violence conjugale et celle de lutte contre l'homophobie, la Politique nationale de lutte contre l'itinérance représente un cadre important.

Les mesures d'austérité en vigueur depuis son adoption ont certes ralenti le développement des actions prévues, mais un travail important est mené en faveur de celles-ci. Le Plan d'action interministériel en itinérance a été adopté dès 2014 dans la foulée et l'esprit de la politique en itinérance.

Un comité directeur de Montréal en itinérance, réunissant les instances locales de différents ministères, dont la Santé, mais aussi l'Emploi et la Solidarité sociale, la Sécurité publique et d'autres, la Ville de Montréal et le milieu communautaire travaillent de concert pour que les actions prévues se réalisent.

Ainsi, en logement social, 12 projets ajouteront près de 400 unités pour contrer l'itinérance. En insertion sociale, des projets se multiplient; en santé mentale des services se développent dans les organismes; enfin des services d'injection supervisée verront le jour dans les prochains mois.

Des moyens accrus sont plus que nécessaires pour contrer l'itinérance. Le prochain budget du gouvernement du Québec doit en apporter. Après avoir dégagé un surplus de plus de deux milliards de dollars dans les huit premiers mois de l'année, il est essentiel que le Québec investisse dans la lutte à la pauvreté et réinvestisse en santé ET en services sociaux, dans le logement social et en éducation. ■

RAPSIM

 Le réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
www.rapsim.org | Tél. : 514 879-1949



RÉCIT

PAR SAÏD FARKOUH
CAMELOT MÉTRO MONTMORENCY

PHOTO : FARANG (123RF)



Immigration

Août 1985. L'avion de Lufthansa vient juste de décoller et s'élève au-dessus de Damas, la capitale de la Syrie. Je regarde par le hublot. Plus nous élevons, plus nous voyons le changement des formes et des couleurs de la ville. L'aéroport est sinistre, entouré d'herbe séchée par le soleil brûlant. La vue de la terre commence à s'estomper, montrant la périphérie de la capitale qui disparaît peu à peu sous les nuages que nous survolons.

J'essaie de me détendre et de trouver un peu de sommeil parce que je n'ai pas dormi la nuit dernière. Je suis anxieux et nerveux à cause de ce voyage. Je suis partagé entre partir au Canada et rester dans mon pays. Mon anxiété est hors de contrôle et je me demande : « Est-ce que je fais le bon choix ? Vais-je le regretter ? Que vais-je faire si l'argent vient à manquer ? Puis-je faire mon chemin là-bas ? Est-ce que ma parenté là-bas va me reconnaître ? »

Les derniers mots de mon père traversent mon esprit : « Ne va pas te brûler là-bas. Tu peux revenir à la maison et continuer à travailler comme ingénieur ici. » Ses paroles améliorent mon moral, car je me dis que le chemin du retour me sera toujours ouvert.

Je suis réveillé de mes pensées par une belle hôtesse me demandant avec un charmant sourire ce que je voudrais boire. Je demande un double whisky avec du jus d'orange. J'espère qu'il pourra m'aider à fuir mes craintes à propos de cette émigration. Le voyage durera douze heures de vol, plus quatre heures d'attente à l'aéroport de Francfort et huit heures à celui de Toronto. Puis direction Charlottetown, Île-du-Prince-Édouard, dans l'océan Atlantique.

Je ferme les yeux en priant intérieurement et je demande de l'aide ; j'ai honte de moi, car je n'ai pas prié depuis longtemps. Mais ça me redonne l'espoir. Je sens qu'une main invisible prend soin de ma vie.

Enfin l'atterrissage à Francfort. Nous devons attendre quatre heures, puis embarquer à bord d'un autre avion. Au décollage, la lourde pluie arrose les arbres et l'herbe en dessous de nous. Ils semblent propres et brillants. Je peux voir les dômes des églises et une rivière qui traverse la belle ville. Bientôt, le grand écran suspendu indique que nous volons déjà à 12 km au-dessus de l'océan, et que la température extérieure est de -40°C. Au milieu de l'océan Atlantique, tout à coup, l'avion commence à trembler violemment. Il paraît sur le point de tomber. J'entrevois à travers le hublot que l'aile de l'avion

est secouée violemment. J'ai peur et les autres passagers aussi, mais l'équipage reste calme. Il semble être habitué à ce genre de situation. Le pilote annonce que nous allons traverser une zone de turbulence et nous demande de rester calmes et de fermer les stores.

Je ferme les yeux mais je pense toujours : « Et si l'aile se cassait ? Que faire si le métal de l'avion ne peut pas supporter toute cette commotion ? Que faire si nous tombons dans l'océan ? »

Plus de vingt minutes ont passé, mais elles m'ont paru une heure. J'ai souhaité n'avoir pas pris cet avion et n'avoir jamais pensé à l'émigration.

Enfin, l'avion se stabilise. Le pilote annonce d'une voix assurée que la zone de turbulence est passée et que nous pouvons désormais profiter du voyage. Nous sommes toujours au-dessus de l'océan. Le deuxième repas est servi. Je vois par le hublot un désert blanc de glace entouré d'eau. Je demande à la dame assise à côté de moi si c'est le Canada. Elle me dit : « Non, c'est le Groenland, la grande île voisine du Canada qui s'étend vers le pôle Nord et est gouvernée par le Danemark. »

Six heures ont passé. Je regarde l'écran ; nous arrivons au Canada. L'avion bifurque vers le sud et nous survolons Terre-Neuve, avant de rejoindre Toronto. Il fait nuit. Il est 23 h, heure locale. L'avion commence à descendre, nous voyons la grande banlieue de la ville éclairée par des lampes innombrables. On nous demande d'attacher notre ceinture de sécurité. Après l'atterrissage, les voyageurs applaudissent joyeusement.

Je ne connais personne à Toronto et il n'y a pas d'hôtel à l'aéroport, alors je passe la nuit dans une salle d'attente, couché sur les sièges. Mon avion décolle le lendemain matin à 8 h vers ma destination finale : Charlottetown, Île-du-Prince-Édouard. Après une heure de vol, nous arrivons.

Les agents de l'aéroport nous accueillent avec le sourire.

Je sors de l'aéroport avec mes bagages. Incroyable mais vrai. En quelques heures, je me retrouve à un autre endroit de la planète : soleil, mer bleue, arbres verts et calme absolu !

Je téléphone à ma parenté qui réside ici et viendra me chercher en voiture dans une demi-heure. C'est à partir de ce moment que commence ma nouvelle vie sur un nouveau continent, une nouvelle terre. ■




Ensemble, nous travaillons à améliorer le cadre de vie

LE DÉVELOPPEMENT SOCIAL AU **CENTRE** DE NOS PRIORITÉS

Coup de chapeau à la **Table de concertation du faubourg Saint-Laurent (TCFSL)**

Véritable levier de développement, les tables de quartier agissent comme catalyseur de changement. Dans un centre-ville où plusieurs groupes sociaux se côtoient, la TCFSL contribue à mettre en valeur les différentes composantes du milieu, en s'assurant qu'un équilibre soit maintenu dans le développement de chacune d'entre elles. Le 15 février, un grand rendez-vous a eu lieu pour identifier les actions à poser pour favoriser la rétention des familles, la cohabitation harmonieuse, le développement du logement pour tous et l'accessibilité aux services de proximité.

 faubourgstlaurent.ca

 / [tcfaubourgstlaurent](https://www.facebook.com/tcfaubourgstlaurent)

Soyez les premiers informés

Abonnez-vous à l'infolettre de Ville-Marie : ville.montreal.qc.ca/villemarie



En plus de s'impliquer régulièrement dans la rédaction du magazine à travers la réalisation d'entrevues, de critiques culturelles et de poèmes, Siou publie tous les deux mois une bande dessinée (voir page 43). Le camelot de l'angle Mont-Royal / Bordeaux dessine, peint, colle et bricole depuis toujours. Ses œuvres, qui sont longtemps restées entassées dans son petit appartement, vont enfin prendre l'air. Elles seront exposées jusqu'au 31 mars au café Carmen & Felipe (807 Laurier Est, tout près du métro Laurier). Le café est ouvert 7 jours sur 7, mais n'hésitez pas à venir jaser avec Siou lors de son vernissage, le mardi 21 mars à partir de 17 h. ■



PHOTO S. : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

L'itinéraire à la 3^e édition de la Round Dance



Des membres de l'équipe de L'itinéraire ont vécu une expérience enrichissante lors de la 3^e édition de la Round Dance qui a rassemblé plus d'une centaine de personnes dans la salle communautaire de l'église Épiphanie à Verdun, le 25 février dernier. Partages spirituels, chants, danses et mets autochtones, l'événement a attiré des gens de diverses nations dont des Cris d'aussi loin que Moose Factory au pied de la Baie James, des Mohawks, Anishnabe, et Odjibways ainsi que plusieurs non autochtones qui se sont réunis dans un esprit de partage et de célébration. Une dizaine de chanteurs d'Ottawa, de Kahnawake et d'ailleurs ont fait danser en cercle les participants au son du tambour traditionnel. L'un des organisateurs de cette activité festive, Alan Harrington, est également le gérant du Café de la Maison ronde, administré par L'itinéraire, qui rouvrira ses portes en mai au Square Cabot. ■

Visite d'Hélène Laverdière

La députée NPD du comté fédéral de Laurier/Sainte-Marie, Hélène Laverdière est venue faire son tour dans nos locaux en février. Ce fut l'occasion pour le directeur général, Luc Desjardins, les membres de l'équipe de même que les camelots d'échanger avec la porte-parole parlementaire en matière d'Affaires étrangères. Suite à sa visite, Mme Laverdière a consacré son intervention en Chambre à souligner le travail de notre organisme, que l'on peut retrouver sur You Tube en tapant « Hélène Laverdière - Déclaration saluant le travail de l'organisme L'itinéraire ». Une intervention fort appréciée ! ■



Hélène Laverdière (à gauche) en discussion avec Luc Desjardins, d.-g de L'itinéraire et l'adjointe de la députée, Anne Bonnefont.



Place à la réflexion sociale !

Depuis le 10 février, une dizaine de participants se réunit chaque vendredi pour partager et construire une réflexion collective autour de thèmes aussi variés que l'accès à la culture, les préjugés, etc. L'objectif ? Ni plus ni moins que de développer la reconnaissance sociale, renforcer la participation citoyenne ou encore, la créativité. En partenariat avec Exeko, un organisme d'innovation sociale qui utilise la créativité - l'art et la philosophie - pour l'inclusion sociale des personnes en situation ou à risque d'exclusion, cette première série de 10 ateliers n'est qu'un début... Plus de nouvelles bientôt ! ■



SOUVENIRS

PAR NORMAN RICKERT
CAMELOT VAN HORNE / DOLLARD
ET MÉTRO OUTREMONT

Blues de Saint-Colomban

C'est en lisant le dernier essai de l'anthropologue Serge Bouchard, dans lequel il avoue être un homme profondément nostalgique, que j'ai réalisé que c'est aussi mon cas. Une mélancolie m'habite en rapport avec mes années d'enfance, dans ces années 1970 où les jeans à pattes d'éléphant, les *suits* en corduroy brun et la margarine Parkay étaient à la mode.

Vous ne me contrediriez pas si je vous disais que la musique qui nous émeut le plus est souvent celle de notre enfance. Combien de fois écouter du Cat Stevens me replonge aussitôt dans des souvenirs heureux qui ont souvent un rapport à la campagne. Car j'ai beau être un citadin invétéré, j'ai passé des étés mémorables à Saint-Colomban et à Morin-Heights, mais aussi des vacances familiales en Beauce. Ainsi, la pièce *Morning Has Broken* de Cat Stevens est pour moi intimement liée à ce voyage. On avait été voir mon oncle Jacques, qui résidait à Saint-Georges-de-Beauce. J'avais 13 ans et je me souviens qu'on n'avait pas fait d'arbre de Noël cette année-là.

Les étés à la campagne

Ma mère est décédée en décembre dernier. Lors de son service funéraire, on a eu droit à un généreux montage de photos d'elle. Certaines photos volantes n'ont pas été retenues pour le montage numérique. J'en ai conservé trois. Une photo couleur montre ma mère, la jeune trentaine, blonde platine, posée devant un écriteau sur lequel mon frère est en train de grimper. La photo est plutôt floue et on n'arrive pas à lire les noms des résidents de la 1^{ère} avenue. Ce qui m'amène à parler de notre chalet en bois situé au 18 de cette 1^{ère} avenue. Un chalet dépourvu d'eau courante. Il fallait aller chercher l'eau chez mon oncle André, à deux pas du Lac Gauthier, là où j'ai appris à nager vers cinq ans, grâce à ma mère. Merci Maman. J'espère que tu es en train de nager et de pagayer dans ton kayak là-haut...

J'ai passé le plus clair de mes étés à Saint-Colomban, entre l'âge de six et douze ans. J'étais très proche de ma cousine Sylvie, de deux ans mon aînée. Nous aimions pique-niquer dans le bois avec nos sandwiches au baloney et moutarde, mais aussi écouter les derniers 45 tours de Pierre Lalonde ou de Johnny Farago. Il fallait

toujours mettre une pièce de 25 sous sur le bras pour faire jouer le disque. On faisait le concours de la plus grosse bombe depuis le radeau ou de celui qui demeurerait le plus longtemps sous l'eau en apnée. Des plaisirs simples à des années-lumière du quotidien des enfants d'aujourd'hui passant parfois des heures devant des vidéos abrutissantes sur YouTube.

J'ai dû manger des milliers d'assiettées de Kraft Dinner (ouache, pu' capab'!) ou de nouilles au ketchup. Les membres de la famille de mon oncle étaient des fervents consommateurs de boissons gazeuses aujourd'hui disparues telles que le Lucky One ou le Kik Cola. Amateurs de bouffe sans gluten, allez vous rhabiller...

Qu'en reste-t-il ?

J'ai passé une bonne heure à surfer sur Google Streetview, qui permet à tout quidam de voyager partout au monde sans se lever de son siège. Ça me tentait de voir ce qui restait de mon Saint-Colomban d'antan. La Montée de l'Église existe encore. Je me mets à la recherche du lac Gauthier, on sait jamais, peut-être existe-t-il encore. Je le repère sur la carte numérique. Je croyais que ce lac avait été bouché dans les années 1980. Je reconnais à peine ses contours. Je cherche l'écriteau de la 1^{ère} avenue, en vain... Elle est où cette foutue avenue ? J'ai bien peur qu'elle soit devenue la rue des Merisiers. Autre temps, autres mœurs. Quelqu'un a peut-être trouvé l'écriteau trop québécois et l'a brûlé... Je ne reconnais plus le Saint-Colomban de ma jeunesse.

À présent, je vois mon père et mes frères deux à trois fois par année. Je pense que ce serait une bonne idée d'envoyer à Papa une copie de l'article, car il vit cinq mois par année en Floride. Je me demande quel effet ça va lui faire de revoir cette photo de Maman. Peut-être est-ce lui qui a pris la photo ? Quant à ma cousine Sylvie avec qui je m'amusais tant, elle était présente au service de Maman. Je ne l'avais pas croisée depuis 2010 et les funérailles de mon oncle Jacques. Je me sens comme un extraterrestre quand je la vois. Elle est devenue une créature banlieusarde qui demeure à Terrebonne et qui me fait un peu peur. Sans doute que je lui fais peur aussi, c'est seulement que nos vies ont pris des chemins différents.

Il me reste heureusement l'univers magique de mes souvenirs d'enfance qui jaunissent comme le papier et les vieilles photos... ■



EXPOSITION

PAR CÉLINE MARCHAND
CAMELOT PROMENADE MASSON

La création avant tout !

Impatients de parler d'amour

Anne-Marie, Cloé,
Noah et Romane

L'exposition-encan *Parle-moi d'amour* réunit plus de 300 œuvres d'artistes professionnels et d'artistes participants aux ateliers des Impatients. En plus d'être un événement bénéfique majeur depuis 19 ans, cette exposition est avant tout un outil de démythification des problèmes de santé mentale.

Comme le souligne Frédéric Palardy, directeur général des Impatients, « *la participation est égale. Les Impatients sont exposés sans distinction aucunes à côté d'artistes accomplis tels que Marc Seguin* ». Il met d'ailleurs quiconque « *au défi de distinguer les œuvres d'artistes connus de celles des non connus* ».

Un directeur aux mille couleurs

Frédéric Palardy est un homme généreux, chaleureux, plein de ressources. Ancien avocat en droit criminel, il fait un virage surprenant et choisit de s'investir pour une cause encore très stigmatisée par notre société : la santé mentale.

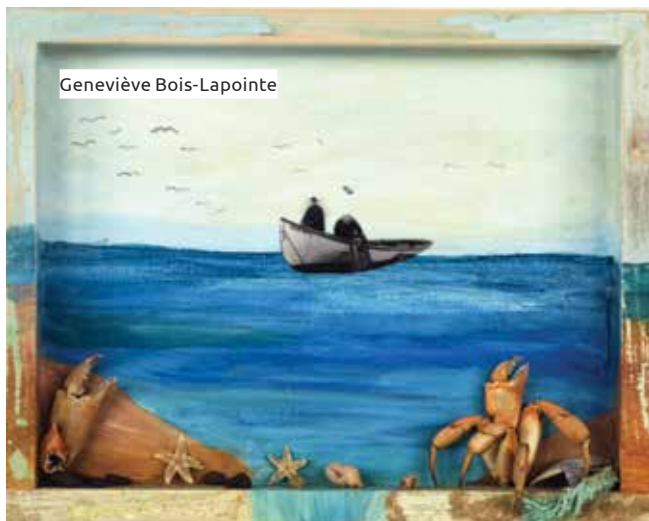
Il est le fils de Lorraine Palardy. Il y a 25 ans, cette femme décidait de créer ce qui deviendra Les Impatients. À l'origine, de simples ateliers d'art qui se donnaient à Louis-Hippolyte-Lafontaine. Un heureux hasard ? Tandis que Les Impatients ont pour mission d'aider les personnes ayant des problèmes de santé mentale par l'expression artistique, Mme Palardy souhaitait déjà sortir la maladie mentale des gris sous-sols de l'hôpital.

L'organisme naît, évolue et se démarque, car Les Impatients, « *ce n'est pas de l'art-thérapie* ». Amoureux de l'art, Frédéric décide il y a trois ans de reprendre les rênes de l'organisme et explique qu'aux Impatients, « *les participants ne sont pas considérés comme des patients, mais bien comme des personnes uniques* ».



Francine Simonin

Aujourd'hui, l'organisme dessert Montréal et développe également ses ateliers en région : Drummondville, Saint-Lambert et ailleurs. Au total, ce sont 11 sites de pratiques artistiques : dessin, musique, bande dessinée, etc. ►



Geneviève Bois-Lapointe

C'est ça Les Impatients !

Pourquoi Les Impatients ? « Ce nom a été proposé par Pierre Henry peintre, écrivain et président fondateur des Impatients en 1992, explique le directeur général. Il fait aussi référence à l'impatience, cette fleur qui croît dans l'ombre tout comme les participants qui ont leur part d'ombre. Il souligne aussi que les participants ne sont pas considérés comme des patients ».

James Hyndman, porte-parole pour une 4^e année de l'exposition *Parle-moi d'amour*, ajoute d'ailleurs qu'« aux Impatients, il n'y a pas de discours, pas de bons sentiments, mais il y a une présence et une création continues ».

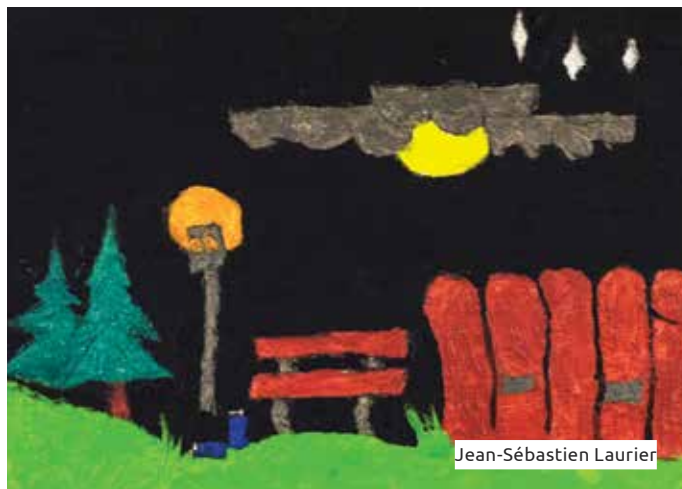
En effet, l'organisme se définit par son approche artistique et non par celle des soins psychiatriques, bien que les participants soient automatiquement référencés par un professionnel de la santé. Puis, il n'y a pas de durée limite ici. Les participants sont libres de s'investir dans les activités de l'organisme selon leurs besoins.

Si James Hyndman tient à son rôle de porte-parole, ce n'est pas pour rien. Cet acteur se sent très proche des problèmes liés à la santé mentale, comme homme et comme artiste. « La frontière entre la soi-disant santé mentale et les problèmes de santé mentale est fragile.

Je me suis toujours senti sur le bord, dans ma vie, dans mes rôles d'acteur. Cette vulnérabilité, je la reconnais en moi et je suis ému par ce qu'il se passe ici. Les êtres humains ont envie d'être dans la compréhension. Beaucoup se sentent démunis face aux enjeux de santé mentale par ignorance et ont toutes sortes de réactions maladroitement. Je pense qu'il faut alors tendre une main bienveillante. Il s'agit juste d'écouter, d'être un peu là et d'interagir. On n'a pas besoin de trouver des formules fantastiques. Il faut juste ouvrir un peu les yeux et le cœur. L'obstacle, le mur à franchir ne viennent pas de l'extérieur, mais de l'intérieur de soi. »

Selon le comédien, « le monde a plus que jamais besoin d'empathie. Chacun doit faire un examen de conscience pour savoir comment il peut en apporter dans ce monde. Une chose qui peut aider l'empathie, c'est la connaissance. C'est vrai pour la santé mentale, c'est vrai pour l'intégration, c'est vrai pour le racisme ».

L'art semble être une façon saine d'améliorer une problématique comme la dépression en s'attachant au besoin du cœur et au moment présent. D'ailleurs, les artistes des Impatients eux-mêmes témoignent de ces améliorations. ■

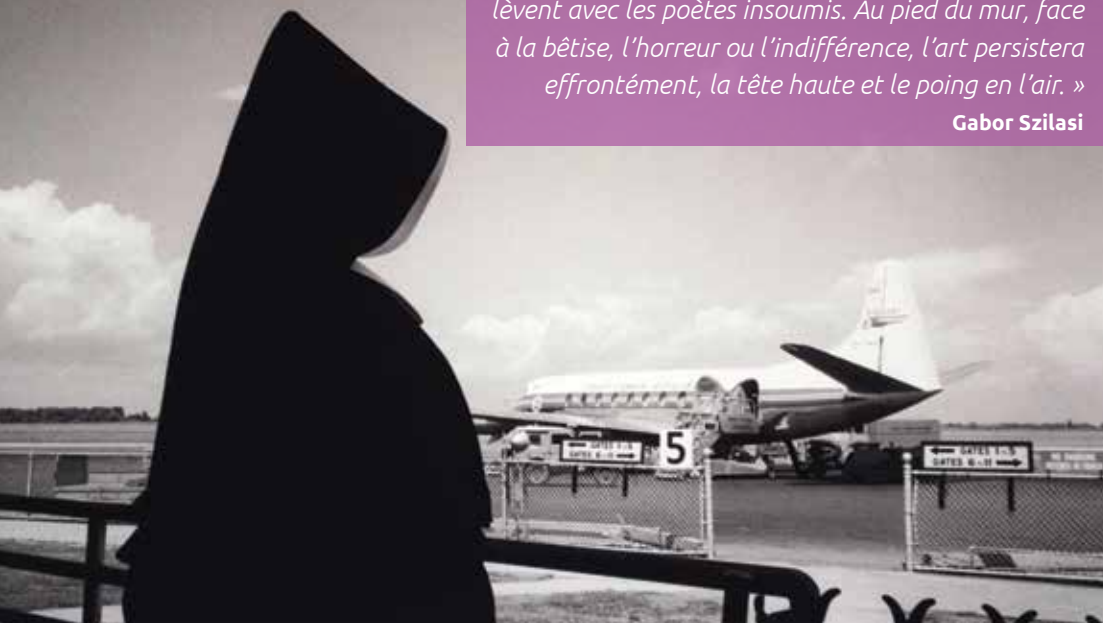


Jean-Sébastien Laurier

Gabor Szilasi

« Il est temps que la beauté reprenne ses droits dans nos existences trop brèves et que les épuisés du rien se lèvent avec les poètes insoumis. Au pied du mur, face à la bêtise, l'horreur ou l'indifférence, l'art persistera effrontément, la tête haute et le poing en l'air. »

Gabor Szilasi

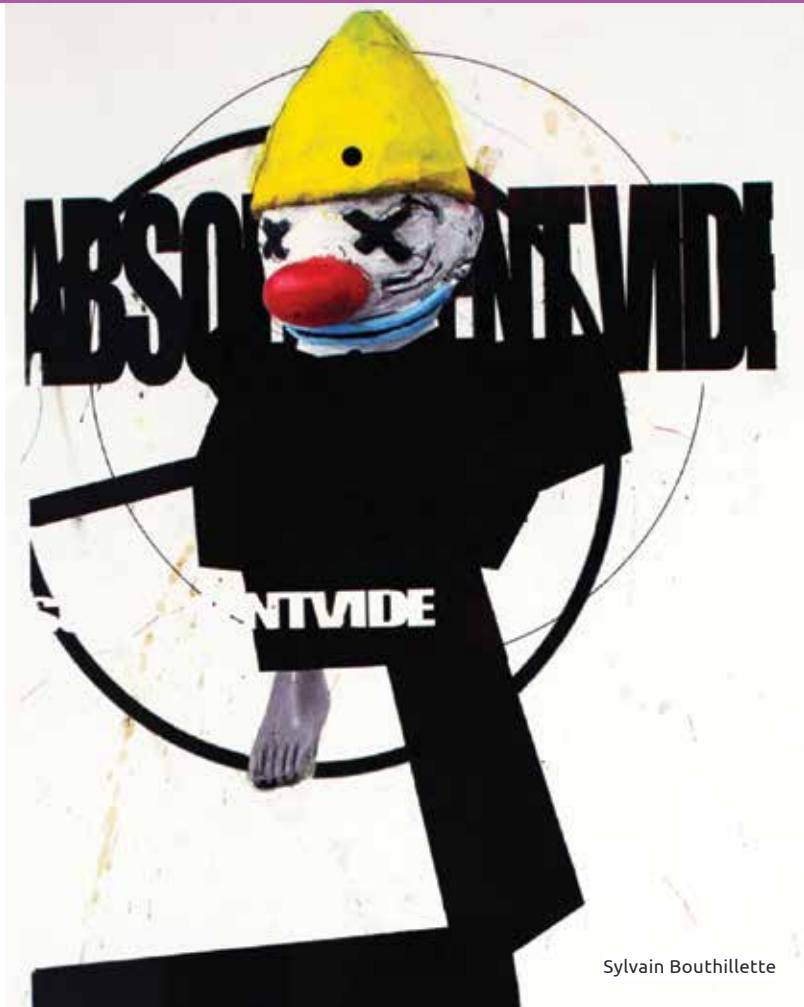


*Parle-moi
d'amour*
MONTRÉAL



LES IMPATIENS

Du 17 au 29 mars 2017
Musée d'art contemporain de Montréal
www.parlemoidamour.impatients.ca



Sylvain Bouthillette

« Le travail avec Les Impatients aura été pour moi l'une des expériences les plus enrichissantes de ma carrière. Les échanges avec les participants [...] m'ont permis d'explorer un univers d'une richesse insoupçonnée. »

Yannick Pouliot



Yannick Pouliot

Isabelle Lemyre



Portrait d'Isabelle



Isabelle Lemyre est porte-parole pour Les Impatients. Cet organisme qui célèbre son 25^e anniversaire représente pour elle une famille. « *Les Impatients, c'est ma deuxième maison. Il y a beaucoup de tolérance entre les participants, pas de jugements et un accueil qui réchauffe le cœur* », affirme-t-elle.

Désarmante d'authenticité, Isabelle dit haut et fort qu'elle ne se définit pas par la schizophrénie. « *Je suis Isabelle et non pas ma maladie. J'aime créer, j'ai soif d'apprendre et parfois je m'étonne moi-même. Les Impatients m'ont aidée à prendre conscience de mes qualités, de mes capacités, à être tolérante.* »

Isabelle fréquente l'organisme depuis trois ans. Elle se dit touchée par la confiance qu'on lui accorde aujourd'hui d'être porte-parole. « *Être porte-parole c'est être les yeux, les oreilles et la bouche de tous. C'est un honneur, un cadeau qui ne semble pas parce qu'il est trop gros. C'est la plus belle tape dans le dos que l'on m'ait faite et ça me donne envie de me surpasser encore plus.* »

Talentueuse et pleine de joie, elle nous raconte la création d'une sculpture représentant un cheval. Objet d'une publication dans le journal *Le Devoir*, Isabelle exprime cette anecdote avec fierté comme celle de « *l'effet wow* » ressenti lorsqu'une de ses œuvres a été utilisée pour le graphisme de cartes postales.

Aujourd'hui, elle rêve de faire son propre vernissage. Isabelle est rayonnante et couve en elle une véritable artiste pleine de promesses. Tandis qu'un chat fait d'argile, l'une de ses œuvres, se cache dans une boîte, Isabelle se révèle à nous.

Les Impatients l'ont « *sauvée* ». Elle a retrouvé sa dignité, son talent est reconnu et cela est essentiel à ses yeux. Elle se dit à présent motivée. Elle se démarque, elle entretient de belles amitiés et partage plein d'heureux moments. Pour elle comme pour d'autres, l'organisme a brisé son isolement et « *a évité l'hospitalisation de nombreuses personnes.* » Elle a beaucoup appris et se sent bien soudée à son groupe. En bref, « *Les Impatients, c'est génial* ».



LITTÉRATURE

PAR MOSTAPHA LOTFI
CAMELOT MÉTRO ÉDOUARD MONTPETIT

PHOTOS : LP25 STUDIO (123RF)

Ma meilleure amie s'est fait embrigader de Dounia Bouzar

Sortir des griffes de la radicalisation

Mumbai, Karachi, Madrid, Paris, Nice... Quelle sera la prochaine ? Le jour après la tuerie d'Orlando, Fanny, l'une de mes clientes régulières et lectrice loyale, avait le cœur gros et la gorge serrée au point d'en arriver aux larmes. La coupe est pleine. C'est le temps d'amorcer quelque chose. Il faut mettre un terme au carnage et pour y arriver, il faut entamer une longue marche de mille lieues qui commencerait par un minuscule pas : comprendre ; un prérequis pour prévenir et agir. C'est d'ailleurs dans ce cadre que s'inscrit le livre *Ma meilleure amie s'est fait embrigader* de Dounia Bouzar, docteure en anthropologie spécialisée dans l'analyse des faits religieux.

Telle la goutte d'un robinet défectueux qui coule sporadiquement, les attentats et les massacres continuent de blesser le cœur de l'humanité, de cueillir la vie des innocents. Puis, au lendemain de chaque atrocité, c'est la consternation, l'indignation, et surtout, la peur. Celle d'être la prochaine cible, celle même d'en parler.

Basé sur l'histoire fictive de deux amies, l'ouvrage de Dounia Bouzar s'adresse tant aux adultes qu'aux adolescents. Il aborde le processus bien complexe de l'embrigadement que l'auteure divise en trois étapes.

Premièrement, le changement. À l'instar d'un jeune sur le point de commettre un suicide, une personne sur la voie de la radicalisation montre des signes de détresse reconnaissables, bien que souvent négligés.

Vient ensuite l'« embrigadement », une étape cruciale dont les retombées peuvent être catastrophiques. C'est à ce moment précis qu'entre en scène le personnage incontournable du recruteur ou, selon la terminologie de l'auteure, du rabatteur.

La dernière étape, celle de la déradicalisation, ressemble à la cure d'une maladie, à la désinfection d'un abcès, d'une blessure. À ce stade, l'implication de l'entourage immédiat est capitale, car elle

déculpabilise le jeune et le réintègre à son milieu.

À tour de rôle, chacun des chapitres relate le point de vue d'une des deux protagonistes. Ce sont les pensées écrites de Sarah et de Camille.

Deux amies à vie

Sarah est de confession musulmane. Elle a du sang maghrébin qui coule dans ses veines. Une *beurette*, diraient de mauvaises langues. Cependant, par souci d'intégration ou par pragmatisme, elle se dit Française de culture musulmane. Pour elle, la religion est une composante essentielle, mais qui se vit dans la sphère privée, un peu comme l'exprimait le penseur réformiste Mohamed Abdou, mort en 1905, « *la religion est à Dieu et la nation est pour tout le monde* ».

Concernant sa pratique religieuse, Sarah est discrète, mais à ses yeux, l'essentiel est d'avoir la foi. Seul hic, l'une de ses grands-mères a connu jadis les manigances de quelques acteurs de l'islam politique à l'époque du raz-de-marée de l'islam radical dans l'Algérie des années 1990. Conséquemment, son amour pour l'islam comme religion est susceptible de la mener à l'exécration de l'islamisme idéologique.

Camille est une « Française de souche » issue de la classe moyenne et fille unique. Certes, ses parents n'ont pas les moyens de lui offrir une éducation raffinée en école privée. Néanmoins, ils sont toujours aux petits soins pour elle. Elle est une fille intelligente et travaille très bien à l'école. Elle est le type de fille qui renvoie les soupirants, qui adopte des stratégies d'anti-séduction pour les faire fuir ou tester leur honnêteté, un trait particulier qui se révélera capital pour la suite de l'histoire. Elle ne croit pas aux amourettes. Elle aspire à trouver l'âme sœur, le prince charmant, quitte à ne jamais tomber amoureuse. Un autre aspect, et non des moindres, est sa haine viscérale de l'injustice et sa volonté de protéger la veuve et l'orphelin.

Anthropologue française spécialisée dans la compréhension, l'interprétation, l'appropriation et la mise en pratique des religions par les hommes ou les femmes, selon les contextes et les époques, Dounia Bouzar est également ex-éducatrice de la Protection judiciaire de la jeunesse (PJJ), fondatrice et directrice du Centre de prévention des dérives sectaires liées à l'islam (CPDSI). Auteure de plus d'une vingtaine de livres liés à son champ d'expertise, Dounia Bouzar sera notamment nommée Chevalier de l'Ordre des palmes académiques en 2009, et recevra en 2006 et en 2011 des prix de l'Académie des sciences morales et politiques pour ses livres Quelle éducation face au radicalisme religieux ? et Laïcité, mode d'emploi.

Depuis 2005 : Auditrice à l'Institut des hautes études de la défense nationale. 2012 : Création du cabinet Bouzar Expertises, spécialisé dans l'application de la laïcité et la gestion des convictions. 2013 : Nomination par le premier ministre français Jean-Marc Ayrault à l'Observatoire de la laïcité. 2014 : Remise de la médaille de Chevalier de la Légion d'honneur et création du Centre de prévention des dérives sectaires liées à l'islam (CPDSI).



PHOTO : WIKIPEDIA CREATIVE COMMONS

La tragédie familiale

Au fil de l'histoire, Camille adopte de nouvelles croyances religieuses, une adhésion à laquelle son père réagira avec violence. Au bord de l'attaque physique contre sa fille, il détournera finalement sa colère vers des objets symbolisant la nouvelle foi de sa progéniture.

Sarah, témoin de cet emportement, en sera blessée. Le père de Camille s'en prendra autant à sa fille qu'au gouvernement français qu'il trouve assez « mou » envers la radicalisation des jeunes et leur départ vers la Syrie.

Carole, la mère de Camille, protectrice et aimante, tentera de protéger sa fille, de la défendre face à l'acharnement de son père et de la comprendre. Cette vieille femme aussi a sa réputation, celle d'être une Française accueillante, ouverte d'esprit à l'égard de la religion musulmane et nullement xénophobe. Gênée à la vue de son mari jetant le Coran contre le mur en présence de Sarah, Carole fera l'impossible pour aider sa fille. Elle gardera alors un lien privilégié avec Sarah, une aide majeure pour la délivrance de cette dernière qui lui permettra de mieux comprendre sa fille.

Le rabatteur, un personnage essentiel du processus de radicalisation, est l'intermédiaire entre la jeune proie et l'organisation terroriste. Rusé, fin psychologue et relativement érudit, il fera un excellent travail d'endoctrinement.

Francophone, il est au fait du fonctionnement de la société et de la politique française. Il est aussi très astucieux, organisé et avisé, ce qui lui permettra de préparer Camille aux réactions de son entourage et de lui apprendre à déjouer la vigilance des policiers et des intervenants psychosociaux le moment venu.

L'embrigadement, mode d'emploi

Tout jeune ou adolescent vit des moments difficiles. Et toute coïncidence chronologique interférant avec ces moments névralgiques par la tenue d'un discours d'endoctrinement est une parfaite plateforme pour l'amorce d'une métamorphose qui peut mener à la radicalisation.

Les endoctrineurs commencent par accentuer cette fragilité et ce mal-être ressenti par le jeune. Ils veillent à lui transmettre un discours attractif, prétendant répondre à ses besoins et à ses inquiétudes.

Au début, ces rabatteurs captent le profil psychologique du jeune et l'isolent de son entourage en mettant l'accent sur certaines vérités

inspirées de la théorie du complot telles que : les sociétés secrètes de la franc-maçonnerie endorment le monde, les médias sont contrôlés par les juifs pour asservir les musulmans, les attaques contre Charlie Hebdo sont l'œuvre des services secrets français. Ensuite, ils mettent le jeune en relation avec un groupe qui l'« absorbe ». Cette étape est cruciale. Le groupe remplace alors l'individu et pense pour lui. L'individu perd son identité au profit de celle du groupe. Un père dirait alors de son fils qu'« on aurait dit un robot ».

Au fil du temps, les rabatteurs ont perfectionné leur art et ils commencent à adapter leur discours et à l'individualiser.

Que faire si un proche est sur la voie de la radicalisation ou s'il se fait embrigader ? Ne surtout pas couper le lien avec lui, explique Dounia Bouzar, car il permet de comprendre les mécanismes de la manipulation, individualisés et adaptés à chaque recrue. Il est aussi important de mettre l'accent sur l'amour de la vie par contraste avec l'exaltation de la mort chère aux intégristes. Continuer de démontrer son affection et son estime pour la personne aux prises avec ce phénomène est également primordial.

Chers lecteurs, le rêve est une force invisible. Sa puissance provient du fait qu'il est incontrôlable, indomptable. Alors, permettez-moi à l'issue de cette histoire qui heureusement se termine bien, de rêver. Nice, Paris, Madrid, Karachi, Mumbai...

Des lieux où les festivités se succèdent, les jardins d'enfants prospèrent, les chantiers d'avenir s'épanouissent. La quiétude est universelle et les langues se délient pour se féliciter, louer la providence et le génie des hommes. La peur, la tristesse, les larmes... Fanny est redevenue sereine et joyeuse. Son sourire est éclatant et il est le meilleur cadeau qui soit en ce bas monde. ■



Roman
Ma meilleure amie s'est fait embrigader

Dounia Bouzar
De la Martinière - 2016, 240 pages



VIE DE QUARTIER

PAR BENOÎT CHARTIER
CAMELOT IGA PLACE BERCY
ET MÉTRO RADISSON

3605, rue Saint-Urbain

Cette adresse a été rendue tristement célèbre en octobre 1992, à la suite de l'assassinat de Yanne Cornu-Poirier, jeune toxicomane et fille de la célèbre cinéaste québécoise Anne-Claire Poirier. L'événement est à l'origine du film « *Tu as crié : LET ME GO* » d'Anne-Claire Poirier sur la mort violente de sa fille.



385, rue Milton

Construite en 1891, la façade sud de la maison de Francis-Hugh McKenna laisse apparaître un magnifique vitrail, vestige de l'époque victorienne et de l'ancienne bourgeoisie anglophone du quartier. Elle est aujourd'hui une coopérative de cinq logements.



Promenade à Milton-Parc

*Un minuscule quartier
à l'architecture grandiose*

Situé entre les rues University, Sherbrooke, Saint-Laurent et des Pins, le quartier Milton-Parc est aussi connu sous le nom de Ghetto McGill. Il est l'un des plus anciens quartiers de Montréal, développé à partir des années 1870 après l'arrivée de l'Université McGill, de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital Royal Victoria. En 1783 furent érigées les premières maisons de styles victorien et anglais du quartier Milton-Parc dont l'architecture est dite plus diversifiée que sur le Plateau-Mont-Royal. En 1900, le quartier était complètement construit. Non loin, on y retrouvait des commerces variés, de nombreux prêteurs sur gages et une communauté multiculturelle.

Milton-Parc était aussi l'un des plus importants quartiers d'hommes d'affaires anglophones. La situation géographique du quartier leur permettait de se rendre à pied au centre-ville pour y travailler. Au fil des années, cette population s'est déplacée vers Westmount.

En 1960 et 1970, les résidents ont milité contre la destruction massive du quartier. Finalement, la seule partie détruite est devenue La Cité, un complexe immobilier. Grâce à l'appui d'Héritage Montréal, de l'architecte Phyllis Lambert, directrice et fondatrice du Centre canadien d'architecture, et du soutien financier de la Société canadienne d'hypothèques et de logement (SCHL), Milton-Parc est devenu l'un des plus importants quartiers en ce qui a trait aux projets de coopératives d'habitation et d'OSBL en Amérique du Nord.

Quelques noms célèbres du quartier :

- Le sculpteur **Alfred Laliberté** (1878-1953), qui a conçu le monument aux Patriotes, dévoilé en 1926.
- **Armand Vaillancourt**, sculpteur et peintre, incontournable du paysage montréalais.
- La sénatrice **Solange Chaput-Rolland** (1919-2001), l'une des premières dirigeantes politiques féministes du Canada.
- **Jean Vanier**, philosophe et théologien, cousin du gouverneur général Georges Vanier.



PHOTO : MAGALIE PAQUET

Armand Vaillancourt

3488 et 3492, rue Durocher

La pittoresque maison Emma-Tassé, épouse de Guillaume-Alphonse Nantel, rédacteur au journal *Le Monde*, avocat et homme politique, a été construite en 1898. Elle s'appelle maintenant le Castel Durocher, un *bed & breakfast* très moderne. C'est aussi une maison d'où émane une fabuleuse odeur de chocolat belge fabriqué artisanalement par Chic Choc, installé au rez-de-chaussée. Le 3492 est aujourd'hui un bâtiment privé d'habitation. Construite en 1887, cette splendide bâtisse de style Queen Anne appartenait à Frank Fairleigh Parkins, son constructeur. Rénové en 1982 par l'architecte Mario Biocca, l'édifice a reçu le prix Orange de Sauvons Montréal.



Pavillon central du campus de l'Université McGill

Décédé en 1811, le marchand écossais James McGill fait don de sa propriété. C'est alors l'Université McGill qui, en 1829, prendra possession de son terrain pour y construire son premier pavillon universitaire, en 1843.

Stade Percival-Molson

Le stade Percival-Molson est une infrastructure ouverte de 25 012 places. C'est entre autres le domicile des Alouettes de Montréal. Deuxième plus grand stade de Montréal, il est situé à la lisière de Milton-Parc et accueille également du soccer et de l'athlétisme. Inauguré le 22 octobre 1915, il appartient à l'Université McGill et porte le nom d'un de ses athlètes montant, tué pendant la Première Guerre mondiale. Quant à son architecte, Percy Erskine Nobbs, ce dernier est à l'origine du Musée McCord également situé dans Milton-Parc. Par ailleurs, il était associé à l'architecte George Taylor Hyde qui prêta son nom à la rue Hutchison jusqu'en 1944.



481, rue Prince-Arthur Ouest

L'imposante maison de James Harper, homme d'affaires et conseiller municipal, a été construite en 1897 et s'inspire du courant éclectique. Vendue en 1957 à la confrérie de McGill *Phi Gamma Delta*, cette bâtisse aux multiples ornements a également servi d'auberge de jeunesse et de temple Hare Krishna. Elle est, depuis 1978, une résidence privée.



PHOTOS : MARIO ALBERTO REYES ZAMORA



BD
SIOU
CAMELOT
MONT-ROYAL /
BORDEAUX

siou-artiste.blogspot.ca

sous les chapeaux de Siou

✓ Que trouve-t-on ?



□ un air bête



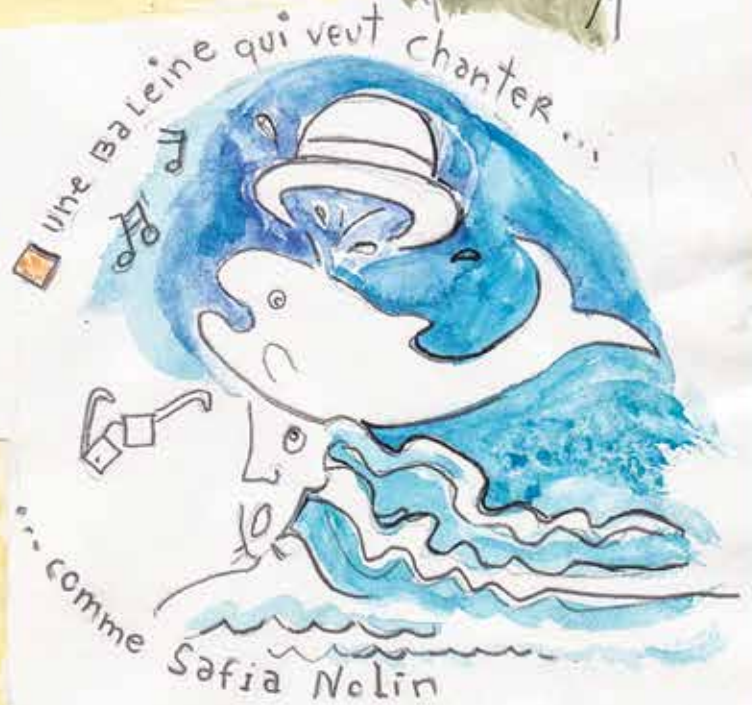
□ une
Lo Botomie



un con
ni FER
tou sec



□ un petit pitt
qui lui mange les poux



□ une baleine qui veut chanter...

... comme
Safia Nolin



□ sous un chapeau, un chapeau
et un autre et sous l'autre chapeau



peut être si j'enlève
mon chapeau je n'ai plus
aucune personnalité

Ma gang de malades, vous êtes donc où ?

Ma gang de malades, éloignez donc vous !

Elle était si belle, si douce, voici ce qu'ils en ont fait. Ma gang de malades, éloignez donc vous !

J'ai décidé de faire ma vie à ma façon sans les diffamations mensongères, les jalousies, les commérages, les grandes gueules, sans les qu'en-dira-t-on de certaines personnes. La suite serait pas mal longue. Ma gang de malades, éloignez donc vous !

J'ai décidé de faire ma vie à ma façon. Je n'ai donc pas à me justifier. Ma gang de malades, éloignez donc vous !

Je machète des côtes levées et je mange des côtes levées. Ce n'est pas que j'ai beaucoup d'argent. Il en a qui paient encore plus cher pour manger, pour boire, d'autres prennent du pot ou des drogues dures, c'est leur repas. Moi, c'est les côtes levées que je mange, sans entendre la jalousie des autres. Je machète des côtes levées et je mange souvent la boîte au complet. Ma gang de malades, éloignez donc vous !

J'ai décidé de faire ma vie à ma façon, je n'ai donc pas à m'en occuper. Ma gang de malades, éloignez donc vous !

Il y en a d'autres pour qui c'est le sexe. Moi, je mange des côtes levées sans me laisser apprivoiser facilement par un homme. Ma gang de malades, éloignez donc vous !

J'ai décidé de faire ma vie à ma façon donc je mange aussi du poulet et du poisson.

Je suis fatiguée de ce que je vois et j'entends assez souvent la méchanceté et l'hypocrisie... J'ai décidé de faire ma vie à ma façon.

Ma gang de malades, éloignez donc vous !

Ma gang de malades, éloignez donc vous !

MANON FORTIER
CAMELOT VILLAGE CHAMPLAIN
ET MÉTRO HONORÉ-BEAUGRAND



Parcours

Un ghetto

Un coupe-gorge

Une maison de chambres

Un seuil

Un vestibule aux boîtes postales défoncées

Des remugles

Des rumeurs

Un escalier

Un couloir

Une porte

Une poignée

Une pièce aux murs élaboussés

Des éclats

Des vapeurs

Les vestiges d'un naufrage :

Des bouteilles, sur la carpe, le lit, le fauteuil, l'appui de fenêtre, le téléviseur, la commode

Des bouteilles, de cognac, de gin, de bière, de rince-bouche, d'alcool pur, à friction

Des bouteilles, ambrées, blanchâtres, bleutées, opaques, transparentes, élancées, pansues

Des bouteilles, vides, delà la résolution, delà le désespoir

Et un cadavre décomposé

JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE



MAXIME VALCOURT
CAMELOT THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
ET THÉÂTRE DU RIDEAU-VERT



Dimanche au soir à Châteauguay

Il y a quelques années, j'ai participé à une sortie aux pommes organisée par l'Accueil Bonneau. C'était à Châteauguay où se trouve l'île Saint-Bernard, sur laquelle est érigé le domaine des Sœurs Grises, aujourd'hui propriété de la Ville. Comme l'histoire m'intéresse, j'ai voulu en connaître davantage et j'ai décidé d'y passer quelques jours.

« En 1673, l'île accueillait son premier seigneur, Sieur Charles Lemoyne de Longueuil. En 1765, Marguerite Bourgeoys, fondatrice des Sœurs Grises de Montréal, fit l'acquisition de la Seigneurie. Durant plus de 200 ans, les Sœurs ont habité l'île et protégé le territoire. » (Wikipédia)

Chaque année, à mon anniversaire, je m'offre un cadeau. Comme le travail au centre-ville est dur, j'ai besoin de quatre ou cinq jours pour décrocher et me remonter le moral. Ma façon de me faire plaisir est de séjourner au Manoir d'Youville du domaine des Sœurs Grises. On y mange bien, trois repas par jour, et on peut dormir dans les anciennes cellules des sœurs, avec le petit lit et le petit lavabo. On peut se recueillir dans la chapelle ou dans la nature et méditer, qu'on soit croyant ou non.

Sur l'île Saint-Bernard, on peut faire du ski de fond, de la marche sur sentiers, du patinage. Il n'est pas rare de rencontrer des chevreuils, des renards et tous les oiseaux qui passent l'hiver chez nous. Le décor est magnifique, avec les grands arbres, la neige et les écrevilles qui courent partout. La vue vers Montréal et le Mont-Royal est aussi de toute beauté.

Je suggère aux gens stressés de faire un séjour là-bas. Ce n'est pas loin de Montréal et ça coûte moins cher qu'un voyage dans le Sud !



DÉTENTE

LIT- NE- RAI- RE	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1												
2												
3												
4												
5												
6												
7												
8												
9												
10												

HORIZONTALEMENT

- Transformateur.
- Lulette. - Enjouée.
- Coque carénée. - Orifice.
- Organisation nationaliste irlandaise. - Attache. - Titane.
- Bronche. - Rire.
- Id est. - Mortification.
- Fluxions de poitrine.
- Libertaire. - Tout-terrain. - Drogue.
- Unité monétaire. - Métal. - Palmier.
- Existes. - Promptitude.

VERTICALEMENT

- Urbaine.
- Relatives à une glande génitale femelle.
- Qui appartient à une duchesse. - Onde.
- Terre. - À elles.
- Tube de verrier. - Conjonction.
- Mesure itinéraire. - À nous.
- Inventèrent.
- Paresseux. - Ci. - Puis.
- Séculière.
- Roulée. - Cognes.
- Érodâtes. - Affirmes.
- Enlèves. - Sélénium.

De la plus haute chaîne de montagnes du monde	Transformation de la lumière en chaleur	Autonomes	Que tu meures
Isolant	Excavation	Apparaissons	À toi
Costaud			Vers
Connaître			
Sifflements			
Docilités			
Ancien nom d'une île du Japon			Pronom
Note	Compagnie ferroviaire		Existes
Issues	Espion de Louis XV		À elle
Petit âne		Sainte	
		Cours d'eau	
Enduites de pigments			
Tibia			
	Que je possédasse (que j'...)		

JEUX DE MOTS

josecardinal1@yahoo.ca
Solutions dans le prochain numéro

À vos crayons!



JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

	V	P	L	P			
R	I	V	Ê	Â	Ë		
B	A	T	A	V	E	S	
L	I	P	O	S	O	M	E
C	O	N	I				
D	E	R	Ê	R	Â		
B	A	S	S	S	E		
V	E	R	E	E	R		
T	A	R	V	I	N	E	
L	A	M	E	N	T	E	
M	E	S	U	R	E	E	S

SOLUTIONS DU 15 février 2016

1	É	T	A	L	O	N	N	E	M	E	N	T
2	M	I	R	E	R	A	D	I	R	E	E	
3	I	R	O	N	E	S	E	G	E	E	N	
4	G	A	N	T	E	E	S	R	S	T		
5	R	I	D	E	N	E	P	A	L	E		
6	E	L	E	M	E	N	T	A	I	R	E	
7	T	L	E	N	E	R	A	I	N	B		
8	T	E	I	N	T	U	R	I	E	R		
9	É	R	T	E	R	T	U	O	N	S		
10	S	A	I	E	S	E	X	C	E	S		

JEU DE CHIFFRES

MOYEN

	6	1			7			
8						9		4
	4	5	9	3				7
	1			4	3			
				9	5	3		
	9		6	8		2	4	5
	7					5	8	9
					9	1		6
	8	9	5	1	2	4		3

Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.

Source : Éditions Goélette

Solution dans le prochain numéro

JEU DES 7 DIFFÉRENCES

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette photo de notre photographe Mario Alberto Reyes Zamora ? Bonne chance ! La solution dans le prochain numéro.



Solution dans le prochain numéro



SOLUTIONS DU 15 février 2016

JEU DE CHIFFRES

5	7	4	2	9	8	3	5	1
1	2	9	5	4	3	8	7	6
5	3	5	7	1	6	9	2	1
2	9	3	4	6	5	7	8	6
8	4	5	1	7	2	5	9	3
7	5	1	8	3	9	6	4	2
9	8	7	3	5	1	4	8	7
4	8	5	6	7	1	3	9	9
3	1	7	9	8	4	2	6	5

JEU DES 7 DIFFÉRENCES



DU DON

Il faut donner son bien, et non celui des autres, et il faut savoir donner. C'est le secret du bonheur, et peu le savent.

Anatole France

Tel donne qui n'oblige personne. La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Pierre Corneille

Une goutte d'eau dans l'océan des besoins, mais une goutte d'eau qui aurait manqué à l'océan si elle n'avait pas été là.

Mère Teresa

Tout ce que vous avez sera donné un jour. Donnez donc maintenant, pour que la saison de donner soit vôtre et non pas celle de vos descendants.

Khalil Gibran

Qu'importe sa richesse, elle ne lui est d'aucune utilité; il ne s'en sert pour faire du bien à personne, pas même à lui.

Charles Dickens

La saveur du pain partagé n'a pas d'égal.

Saint-Exupéry

Tu n'as rien à me donner pour que je t'aime;

Car même si je n'espérais pas ce que j'espère;

Tout comme je t'aime, je t'aimerais

Federico Garcia Lorca

Le don fait en secret caractérise toutes les grandes religions de l'humanité.

Jonathan Parry

Dieu aime qui donne avec joie.

Saint Paul

Il ne s'agit pas uniquement de donner de quoi vivre, mais de rendre aux malheureux des raisons de vivre.

Abbé Pierre

Qui donne au pauvre prête à Dieu.

Victor Hugo

On gagne sa vie avec ce que l'on reçoit, mais on la bâtit avec ce que l'on donne.

Winston Churchill

Calculer son taux d'alcoolémie : Avoir l'alcool intelligent !

Nous savons tous que l'alcool peut altérer notre comportement et notre jugement. Pourtant, cela n'empêche pas qu'à tous les jours au Québec, des personnes prennent le volant, risquant leur vie et celle des autres usagers de la route alors qu'elles n'étaient pas en état de conduire. Des personnes qui avaient sous-estimé les effets de l'alcool sur leur corps ou qui se sont dit qu'elles allaient rentrer à la maison en « prenant les petites rues ».

En cas de doute, sachez que plusieurs outils s'offrent à vous pour calculer votre taux d'alcoolémie avant de prendre le volant, dont le Calcoolateur d'Éduc'alcool, que vous pouvez télécharger sans frais sur votre téléphone ou consulter sur son site. Avec cet outil, vous pouvez prévoir vos consommations avant de sortir, ou les calculer au cours de la soirée, et ainsi peut-être planifier à l'avance une solution de rechange pour rentrer. On n'est jamais trop prudent, surtout quand notre vie et celle des autres en dépendent. Et si vous avez moins de 22 ans, rappelez-vous que c'est zéro alcool dans le sang pour conduire.

Les outils de calcul de taux d'alcoolémie sont à utiliser avec précaution. Si votre calculateur vous indique que vous êtes au dessous de la limite permise par la loi, le fameux 0,08, mais que vous ne vous sentez pas apte à conduire, optez pour la prudence. Les effets de l'alcool peuvent varier d'une personne à l'autre et être aggravés par le stress, la fatigue et la faim. D'ailleurs, sachiez-vous qu'un policier peut vous donner un avertissement ou suspendre votre permis même si votre taux d'alcoolémie se situe sous la limite du 0,08 ?

Les conseils du pro

- **Soyez prévoyant.** Vous sortez et vous comptez faire la fête ? Laissez votre voiture à la maison ou, si vous sortez avec des amis, choisissez un chauffeur désigné.
- **Calculez votre taux d'alcoolémie.** Téléchargez l'application d'Éduc'alcool, le Calcoolateur, ou rendez-vous sur notre site, educalcool.qc.ca, pour faire le test.
- **Pas d'alcool, pas de problème.** N'ayez pas peur de refuser un verre si vous ne vous sentez pas d'attaque. Si vous vous sentez particulièrement sensible, trop fatigué, trop stressé, peut-être que la sobriété serait plus sage.
- **Cool Taxi.** Munissez-vous de quelques billets Cool Taxi, des coupons de taxi prépayés. Vous ne pourrez plus dire que vous êtes trop fauché pour un taxi ! Vous pourrez peut-être même en donner un à un ami qui en a besoin.
- **Attendez.** Prendre un café, vous doucher, faire une sieste ou des *jumping jacks* ne changera rien à votre taux d'alcoolémie. Seul le temps peut vous faire dégriser.



Prendre un p'tit coup...

Vous vous rendez à une soirée en voiture. Au moment de quitter, un ami vous demande si vous êtes bien en état de conduire. Vous répondez :

- ... que vous êtes en pleine forme et que vous avez seulement pris une consommation depuis votre arrivée, il y a deux heures.
- ... que vous commencez à cogner des clous, c'est pourquoi vous rentrez avant qu'il ne soit trop tard.
- ... que vous tolérez l'alcool mieux que quiconque et que vous allez rouler lentement, en empruntant des rues peu fréquentées.

Au moment de quitter votre maison, une amie cherche frénétiquement ses clés de voiture dans son sac à main, appuyée contre le mur de votre entrée. Elle est clairement en état d'ébriété. Que faites-vous ?

- Vous allez la voir et lui proposez de faire un test d'alcoolémie sur votre téléphone. Après avoir eu le résultat, vous lui offrez de rester chez vous pour la nuit.
- Vous essayez de la raisonner et réussissez à la convaincre d'attendre un peu avant de partir. En attendant, vous lui faites boire beaucoup d'eau.
- Vous l'aidez à trouver ses clés et lui faites au revoir de la main lorsqu'elle quitte votre stationnement en renversant vos poubelles.

Vous vous préparez à sortir avec des amis. Que faites-vous comme préparatifs ?

- Vous vous rendez sur le site d'Éduc'alcool pour prévoir votre consommation d'alcool de la soirée, question de ne pas abuser.
- Vous vous changez en prenant un verre de vin, pour vous mettre dans l'ambiance et vous relaxer un peu. Vous vous assurez d'avoir un coupon Cool Taxi avec vous en partant.
- Vous remplissez votre flasque de fort pour économiser sur l'alcool une fois au bar. Vous vous préparez un cocktail que vous ingurgitez rapidement avant de passer la porte.



Montréal

et ses déplacements illimités dans 68 stations de métro et 220 lignes de bus.



10\$

Titre un jour

18\$

Titre 3 jours

Tarifs sujets à changement sans préavis.